



D'OÙ NOUS VENONS · UN LIVRE DE LA FAMILLE

Despland

Les siècles retrouvés

Une signature, un joueur de luth, une maison à la Sirène — et six siècles de familles entre Paris, Sens et l'Yonne

FABIAN REGAIRAZ

Couverture : Matthäus Merian, plan de Paris, 1615 — le pont Marchand et le Pont au Change (domaine public)

Despland

Les siècles retrouvés

Une signature, un joueur de luth, une maison à la Sirène — et six siècles de familles entre Paris, Sens et l'Yonne.

FABIAN REGAIRAZ

D'où nous venons — le livre de ma famille

Édition illustrée du 2 octobre 2026

Sommaire

OUVERTURE	Une porte fermée	4
CHAPITRE I	Une signature qui résistait	5
CHAPITRE II	Claude, à la maison d'Avrigny	9
CHAPITRE III	Pierre Desplas dit Beaulieu, joueur de luth	17
CHAPITRE IV	Servir le roi, soigner, nourrir	24
CHAPITRE V	Le drapier et la maison de la Sirène	30
CHAPITRE VI	Le métal et la main : Cheval, Marcès, Cochet	38
CHAPITRE VII	Les La Dehors et la Grande Boucherie	44
CHAPITRE VIII	Porcher, Voisines, Chanteprime et Dormans	49
CHAPITRE IX	Les femmes qui font tenir la chaîne	58
CHAPITRE X	De Claude jusqu'à moi	61
CHAPITRE XI	Sur les pas de la branche	66
CHAPITRE XII	Le travail humain et l'intelligence artificielle	70
CE QUI RESTE	Un nom de sa main, des vies à transmettre	73
ANNEXE I	Lire les actes de 1677	74
ANNEXE II	Petit glossaire	76
ANNEXE III	Arbres, chronologie et sources	78

OUVERTURE

Une porte fermée

Il arrive qu'une généalogie tienne derrière une porte fermée. On possède le nom, le mariage, les enfants, parfois une signature. De l'autre côté, des siècles attendent. Claude Françoise Charlotte Despland a longtemps été cette porte. Elle avait la politesse de se montrer dans les actes et le mauvais goût d'y changer d'orthographe.

Desplan, Despland, Desplant, Desplantes ; puis de Torren, de Torrend, de Torrent. Les curés écrivaient, les notaires ordonnaient, les descendants essayaient de suivre. Pendant des mois, j'ai tourné autour de cette femme comme on tourne autour d'une maison dont on connaît la façade par cœur sans avoir jamais trouvé l'entrée. Il a fallu revenir aux personnes, à leur entourage, à leurs métiers et aux traces de leur propre main. Le travail a fini par ouvrir le passage vers son père, Pierre Desplas dit Beaulieu, joueur de luth à Paris, et vers les familles dont il était issu.

Derrière cette porte, il n'y avait pas un salon, mais une ville entière. Une boutique de drap à l'enseigne de la Sirène, rue Saint-Honoré. Des orfèvres nés sur le Pont au Change, quand le pont portait encore des maisons. Un chirurgien juré, un cordier de l'artillerie royale, un apothicaire, un rôtisseur. Des bouchers de la Grande Boucherie, au pied du Châtelet, dont un fils devint lieutenant criminel du prévôt de Paris. Et, plus loin, à Sens et à Joigny, des marchands de sel et de vin passés au service des rois Valois, un sergent d'armes de Charles V dont une statue nous montre encore le visage, une famille dont l'un des membres fit traduire Boccace, une alliée sœur d'un chancelier de France.

Ce petit livre raconte cette ouverture. Il suit la généalogie familiale arrêtée à l'issue de mes recherches, puis s'attarde là où un arbre ne sait pas s'attarder : devant une église, une enseigne, un instrument, un établi, un acte dont quelques lignes changent la profondeur d'une histoire. Il remonte d'abord, de Claude jusqu'aux bourgeois de Sens du XIII^e siècle. Il redescend ensuite, de personne en personne, jusqu'à moi.

Les filiations suivent ma généalogie validée. Les faits historiques ajoutés sont référencés par des appels numérotés renvoyant aux sources en fin de volume ; chaque image porte sa légende, son auteur et sa licence. Aucun dialogue, aucune pensée prêtée aux ancêtres : quand le texte décrit une rue ou un atelier, il s'appuie sur des descriptions documentées.

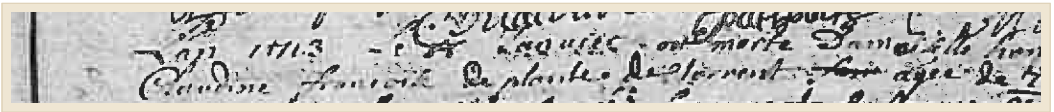
CHAPITRE I · L'ENQUÊTE

Une signature qui résistait

La difficulté avait quelque chose d'irritant : Claude n'était pas absente. Elle apparaissait auprès de François La Humière, dans les baptêmes de leurs enfants, au mariage de leurs filles, dans un contrat, enfin dans le registre de sa sépulture. Nous avions plusieurs moments d'une vie. Ce qui résistait était le chemin permettant d'en sortir par le haut, vers ses parents.

J'avais d'abord regardé ce nom comme on regarde un obstacle sur une route : avec l'idée assez naïve qu'en insistant dans la même direction, il finirait par céder. Les dossiers se répondaient mal. Une note employait Torrent, une autre Desplan ; un tableau rapprochait des familles que le document suivant éloignait. Il fallait reprendre les pièces une à une, puis les remettre ensemble. C'est une activité peu photogénique. Elle consiste surtout à avoir déjà lu une page et à découvrir que l'on ne l'avait pas encore suffisamment regardée.

Une recherche de ce genre enseigne vite que l'orthographe a longtemps été une affaire de scribe. Le nom se raccourcit, s'allonge, reçoit une consonne ou perd sa dernière lettre. En 1677, le curé d'Asnières écrit quelque chose comme « de Torrend » ; en 1701, le notaire de Clamecy note « Desplant » ; en janvier 1713, le registre des sépultures réunit les deux formes, « Desplantes de Torrent ». Trois scribes, trois oreilles, une seule femme. Le conjoint demeure, les enfants reviennent, les lieux se répondent. Il faut regarder ces permanences avec davantage d'attention que les variations d'une terminaison.



La dernière trace de Claude : sa sépulture, à Asnières-sous-Bois, en janvier 1713. On y lit « Desplantes de Torrent » : la forme longue du nom, celle qui réunit les deux traditions d'écriture du dossier.

AD Yonne, Asnières-sous-Bois, BMS 1701-1740, 4 E 20/E 2 (5 Mi 86/1) ; reproduction du dossier familial.

TABEAU DE TRAVAIL

Un nom, neuf écritures

Forme	Document	Qui écrit
<i>Desplases, Desplaces</i>	Inventaires de 1608 et 1623, Paris	notaires parisiens
<i>Desplas, Despla, Desplan</i> dit Beaulieu	Baptêmes de 1633 à 1643, Saint-Eustache	vicaires de la paroisse
<i>de Torrend</i>	Baptêmes et inhumation de 1677, Asnières	le curé Robineau
<i>Despland</i>	Pièce Bidault, Asnières	Claude elle-même
<i>Desplan</i>	Pièces matrimoniales de 1695	le curé et les témoins
<i>Desplant</i>	Contrat du 26 avril 1701, Clamecy	le notaire Frotier
<i>Desplantes de Torrent</i>	Sépulture de janvier 1713, Asnières	le curé

Lu en colonne, le tableau fait apparaître ce que les actes isolés masquaient : la fin du nom bouge avec chaque plume — un *-s* chez les notaires parisiens, un *-t* ou *-tes* chez le notaire et le curé bourguignons, un *-d* sous la seule main de Claude — et le « de Torrent » n'apparaît qu'à Asnières. Le nom ne change pas au hasard : il change avec le scribe et avec le pays.

La piste qui séduisait

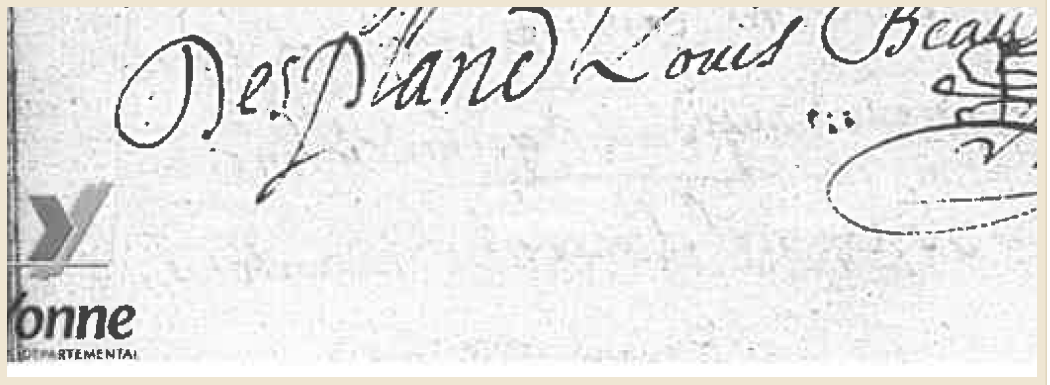
Le « de Torrent » avait sa séduction. Il ouvrait la porte des Torrent de Chilhaguet, une famille de l'Auvergne déjà abondamment publiée, et l'hypothèse d'une origine du côté de Langeac. J'ai suivi cette piste avec application, et même avec une certaine gourmandise. L'abondance est agréable : elle donne immédiatement quelque chose à lire. Elle devient moins aimable lorsqu'elle vous éloigne de la personne que vous étiez venu chercher. Les terres et les blasons s'accumulaient ; Claude, elle, ne se laissait toujours pas rattacher.

Ces étapes figurent dans mes notes, parce qu'elles disent le travail accompli. Il importe aussi de raconter le déplacement du regard : une enquête avance lorsqu'elle accepte de quitter le chemin qui l'avait d'abord séduite. Le « de Torrent » n'a pas disparu du dossier ; il a cessé d'en être la clé. La clé était plus modeste. Elle tenait dans quelques centimètres d'encre.

Ce que la main dit mieux que la plume

Au bas de l'acte Bidault, Claude avait laissé sa signature. Le texte principal nous arrivait par la plume du rédacteur ; le nom signé venait d'elle. Cette différence a compté. Claude ne signe ni Torrent, ni Desplantes : elle signe *Despland*, d'une main sûre, avec une majuscule ample et un *p* qui

plonge loin sous la ligne. Une femme dont nous ne possédons aucun portrait nous laisse au moins cette façon de poser son nom.



La main de Claude. « Despland », de sa propre main, au bas d'un acte d'Asnières ; à sa droite, une autre main trace « Louis », puis un nom qui commence par « Beau... », coupé par le bord de la reproduction.

Archives départementales de l'Yonne, Asnières-sous-Bois, registre paroissial ; reproduction transmise avec le dossier familial.

DOCUMENT COMMENTÉ

Ce que révèle cette signature

La forme. Claude écrit *Despland*, en un seul mot, avec un *d* final. C'est son usage personnel du nom, plus stable que les graphies choisies pour elle par les curés et les notaires.

Le geste. La majuscule enroulée et le trait régulier montrent une main exercée. Savoir signer, pour une femme de service dans un village de l'Yonne à la fin du XVIIe siècle, n'allait pas de soi : c'est l'indice d'une éducation reçue ailleurs.

Le voisinage. Juste à côté, « Louis » et un début de nom, « Beau... ». Une signature ne vit jamais seule : elle a des voisins, et ces voisins appartiennent souvent à la famille.

Pièce Bidault, dossier familial ; relectures des 1er et 2 octobre 2026.

J'ai replacé cette image auprès des mentions de 1695 et de 1701, puis des baptêmes de ses filles. Les actes ne racontaient pas la même cérémonie, mais ils faisaient revenir le même couple. En avançant de l'un à l'autre, on cessait de poursuivre un nom pour suivre une femme. Une lettre finale ne doit pas avoir davantage d'autorité qu'un mari et plusieurs filles.

LE DÉTAIL QUI A DÉBLOQUÉ LA RECHERCHE

Un Louis à côté de Claude

Pendant longtemps, la fin de l'acte Bidault avait été lue trop vite : on y cherchait le père de Claude, on y voyait ce qu'on espérait. En reprenant l'image à fort grossissement, le prénom s'est imposé : *Louis*, et non le prénom d'un père. Ce n'était pas une déception, c'était une indication. À Paris, le fonds Laborde conserve le baptême d'un Louis, le 24 juin 1643, fils de Pierre Desplas dit Beaulieu, joueur de luth, et de Geneviève Daumont. Un frère qui signe à côté de sa sœur, un surnom paternel qui affleure sous la plume : le rapprochement ouvrait enfin la porte de Paris.

Pièce Bidault ; fonds Laborde, extraits transmis ; généalogie validée.

Le paysage change

Ce passage a changé l'ordre des questions. Il ne s'agissait plus seulement de savoir comment écrire Claude, mais de comprendre ce qu'elle apportait avec elle : un père musicien, une mère, Geneviève Daumont, fille d'un violon de la chambre du roi, des familles parisiennes dont les actes ramenaient vers d'autres métiers. Les mêmes syllabes, presque, ouvraient une succession de portes. Derrière Desplas apparaissait Desplasse ; derrière Marie Cheval, Marie Marcès ; derrière les orfèvres, les La Dehors ; derrière les bouchers du Châtelet, les Porcher de Joigny.

La découverte n'est donc pas seulement l'ajout d'un père dans une case. Derrière la suivante d'une maison bourguignonne apparaissent un musicien parisien, des familles de métiers, des alliances urbaines, puis les serviteurs des institutions royales. Le nom résistant était l'entrée d'un quartier entier.

Il restait à refaire le trajet en sens inverse. Un arbre qui remonte est grisant ; un récit doit savoir redescendre jusqu'à la personne dont il est parti. J'ai donc gardé Claude au centre. Les conseillers, les marchands, les musiciens et les maisons ne sont pas venus lui voler son livre. Ils expliquent le monde dont elle est issue. Commençons par la retrouver là où les actes la rendent la plus présente : à Asnières-sous-Bois, dans la maison d'un baron.

CHAPITRE II · ASNIÈRES-SOUS-BOIS, 1672–1713

Claude, à la maison d'Avrigny

Claude Françoise Charlotte Despland épouse François La Humière. Elle est demoiselle suivante de Marie Angélique de Veilhan ; lui sert le baron d'Avrigny comme homme de chambre. Ces deux qualités nous placent au cœur du fonctionnement quotidien d'une maison aristocratique : les maîtres ont leurs titres, et autour d'eux des personnes organisent la vie, accompagnent, servent, assurent une présence et tiennent leur place dans un monde de relations très hiérarchisées.

Le baron, la dame et leurs terres

Qui était ce baron d'Avrigny ? Les actes de 1677 répondent eux-mêmes, avec la générosité des curés de campagne lorsqu'ils écrivent pour des seigneurs. Le parrain de l'une des jumelles est « haut et puissant seigneur messire César du Puy, baron d'Avrigny, Asnières, Moissy, Moulinot et autres lieux ». Sa femme, la marraine de l'autre enfant, est « haute et puissante dame Marie Angélique de Veilhan ». Le baron n'est donc pas un voisin lointain : il est le seigneur d'Asnières même, et de deux paroisses voisines, Moissy et Moulinot, aujourd'hui réunies dans la commune nivernaise de Moissy-Moulinot.

L'histoire de ces terres éclaire le ménage. Le château de Moissy-Moulinot, bâti dans la première moitié du XVII^e siècle, avait appartenu successivement aux Chastellux, aux La Perrière, puis aux Veilhan ; il échoit par alliance, en 1667, à César Louis du Puy, baron d'Avrigny¹. L'alliance, c'est Marie Angélique de Veilhan elle-même. La dame que Claude accompagne apporte une partie des



Asnières-sous-Bois, l'église Saint-Sulpice : le village où les registres font vivre la famille La Humière-Despland, de 1672 à 1713.

Photographie : François GOGLINS, 2016 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0

terres où vit le couple. Lorsque les actes appellent Claude « demoiselle suivante » de la baronne, ils la placent auprès de la personne par qui la maison tient une partie de son assise.

Les La Humière apparaissent dans les pièces d'Asnières dès 1672, cinq ans après ce mariage seigneurial. Il serait tentant d'imaginer Claude arrivant dans le sillage de la jeune baronne ; aucun acte ne le dit, et je m'en tiendrai là. Ce que les registres établissent suffit : un homme de chambre et une suivante, mariés, installés dans le village du seigneur qu'ils servent, entourés au jour des baptêmes par les membres de cette maison.

MÉTIER

Être demoiselle suivante

Le vocabulaire ancien désigne ainsi une femme attachée à une dame pour l'accompagner ; l'Académie conserve ce sens dans ses éditions historiques². La suivante n'est ni une servante de cuisine ni une femme de charge : elle est auprès de la maîtresse, dans ses déplacements, ses visites, ses heures de compagnie. Le titre de « demoiselle » qui précède son nom dans les actes marque une distance avec la domesticité ordinaire.

Pour Claude, le registre de 1677 donne à la fois la fonction et le nom de la dame servie. Il ne fournit ni horaire, ni gages, ni liste des tâches. Nous savons auprès de qui elle se tient ; le reste de ses journées nous échappe.

MÉTIER

Homme de chambre : la confiance du maître

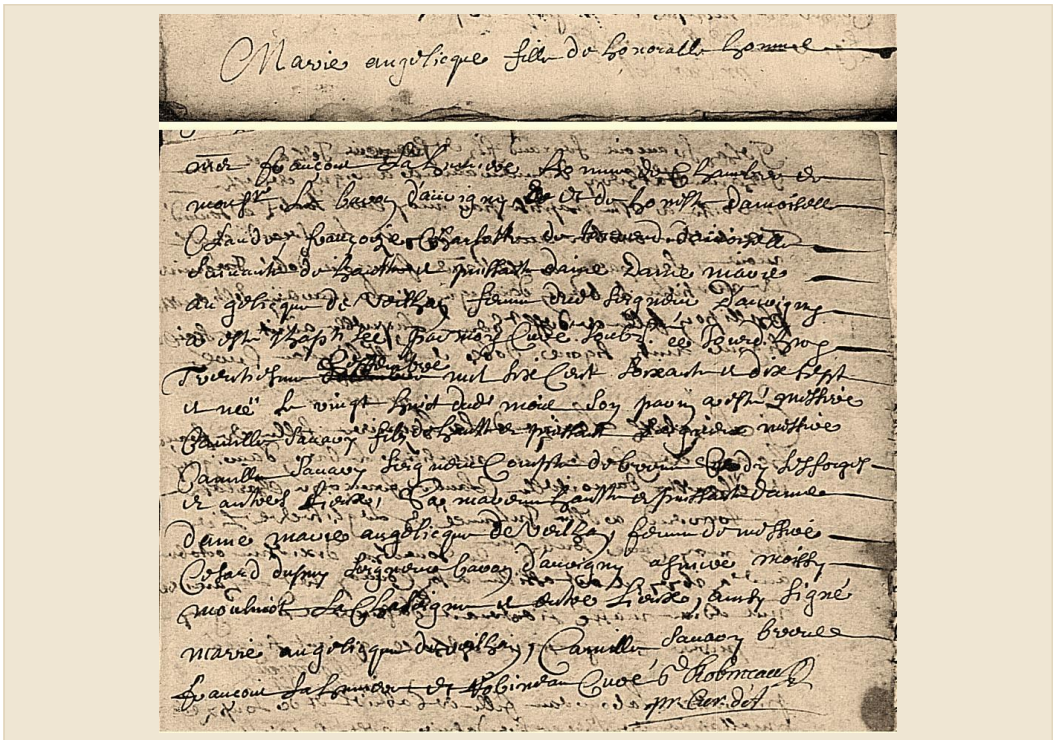
L'homme de chambre sert la personne même du seigneur : il l'habille, veille sur ses effets, garde l'accès de ses appartements, porte ses messages. C'est un emploi de proximité, donc de confiance, et l'on y voit souvent des hommes qui savent lire et compter. Les pièces plus tardives d'Asnières qualifient François de « bourgeois » : le serviteur de la maison est devenu un notable du village. Le curé ne distribue pas les qualités au hasard ; il situe chacun avant de poursuivre sa phrase.

Septembre 1677 : deux baptêmes et un cercle

Le 28 septembre 1677 naissent des jumelles. Elles sont baptisées le surlendemain, jeudi 30 septembre, et les deux actes font entrer dans la même page les parents et le cercle seigneurial. La première, Marie Angélique, reçoit pour parrain Camille Savary, fils de « haut et puissant seigneur messire Camille Savary, seigneur comte de Brèves », et pour marraine la baronne elle-même, dont

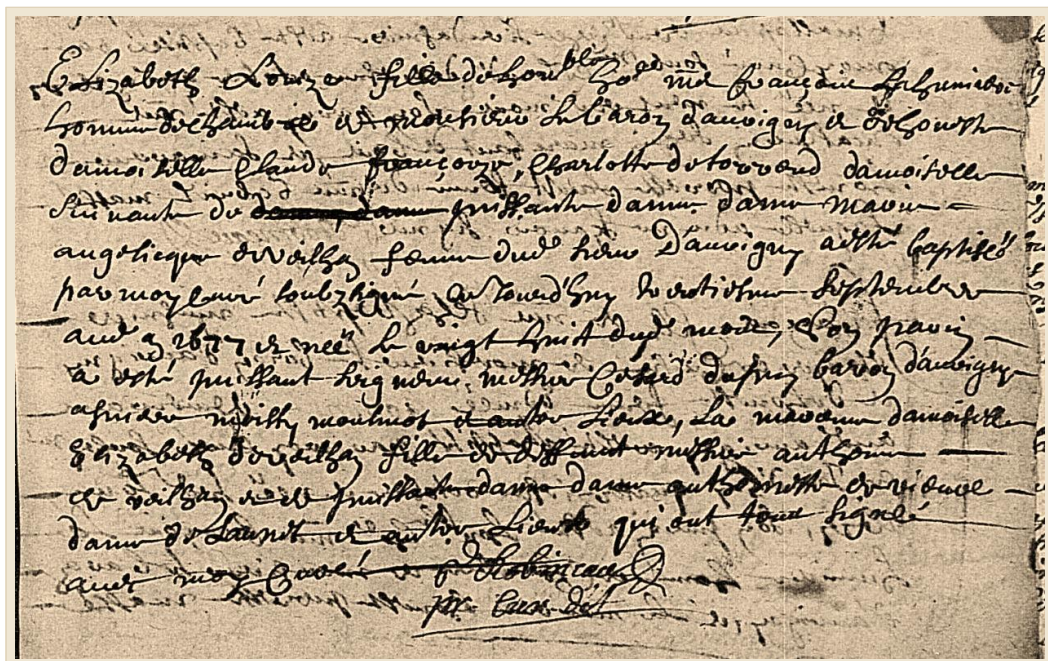
elle prend les prénoms. La seconde, Élisabeth Louise, a pour parrain le baron César du Puy et pour marraine Élisabeth de Veilhan, une parente de la baronne.

Le parrain de Marie Angélique mérite qu'on s'y arrête. Les généalogies publiées donnent un Camille Savary, comte de Brèves, né en 1663 et mort en 1732, fils de Camille Savary et d'Hélène Bartoli³. En 1677, il a quatorze ans. Il appartient à la maison de François Savary de Brèves, l'ambassadeur d'Henri IV à Constantinople, celui qui négocia en 1604 un traité d'alliance et de commerce avec l'Empire ottoman⁴. Que le fils d'un comte tienne sur les fonts la fille d'un homme de chambre n'a rien d'extravagant : c'est la manière dont une maison honore ses serviteurs proches et les attache à elle. Dix-huit ans plus tard, au mariage de Marie Angélique, on retrouvera dans l'entourage de l'acte Catherine de Guiscard, devenue l'épouse de ce même Camille.



Baptême de Marie Angélique La Humière, 30 septembre 1677. On distingue « François La Humière, homme de chambre de monsieur le baron d'Avrigny », « damoiselle Claude Françoise Charlotte de Torrend, damoiselle suivante », puis les noms de Camille Savary et de Marie Angélique de Veilhan.

AD Yonne, Asnières-sous-Bois, BMS 1669-1700, 4 E 20/E 1 (5 Mi 85/9) ; reproduction du dossier familial.

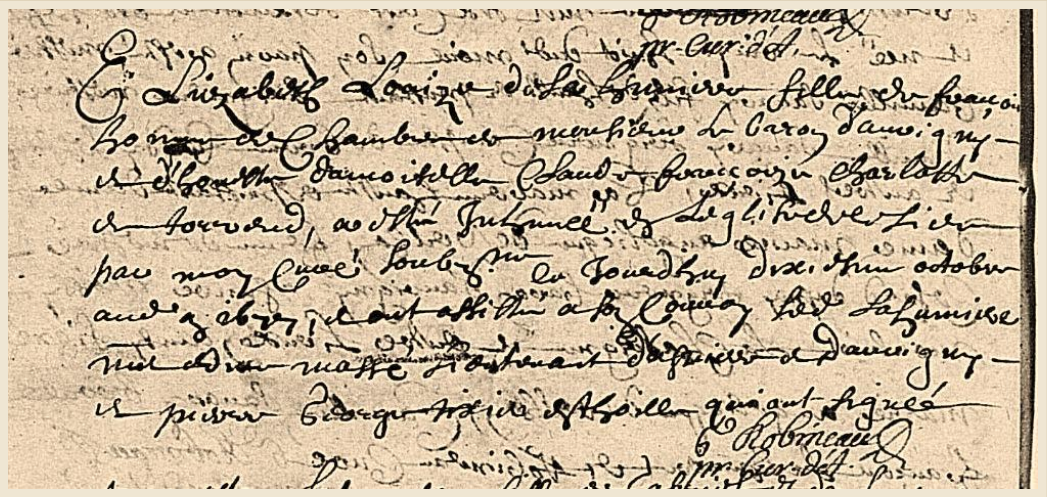


Baptême d'Élisabeth Louise, sa jumelle, le même jour. Parrain : « haut et puissant seigneur messire César du Puy, baron d'Avrigny, Asnières, Moissy, Moulinot et autres lieux » ; marraine : Élisabeth de Veilhan.

AD Yonne, même registre ; reproduction du dossier familial.

Les prénoms, les présences et les fonctions relient ainsi la famille au cercle de la maison qu'elle sert. La baronne ne se tient pas seulement au-dessus de Claude dans l'ordre de la maison : elle figure dans un événement de sa vie familiale. Ces actes donnent à voir les relations à un moment heureux.

Le registre suivant rappelle brutalement qu'une famille ne se résume pas à ses alliances. Élisabeth Louise est inhumée le 10 octobre, dans l'église même. François La Humière assiste au convoi. Entre la naissance et la sépulture, douze jours. Nous n'avons pas à prêter des paroles aux parents ni à décrire leur chagrin pour laisser sentir ce que signifie cette succession de dates. Deux baptêmes occupent une page ; une sépulture la suit. La brièveté administrative contient déjà toute la violence de l'événement.



Douze jours d'existence : l'inhumation d'Élisabeth Louise La Humière, 10 octobre 1677, « fille de François La Humière, homme de chambre de monsieur le baron d'Avrigny ».

AD Yonne, Asnières-sous-Bois, BMS 1669–1700 ; reproduction du dossier familial.

En février 1682, Marie Angélique réapparaît au baptême de sa petite sœur Marie Catherine. Le document la désigne comme sœur de l'enfant ; elle n'a que quatre ans. Ce détail fait davantage qu'attacher deux cases dans un arbre : il donne une taille à la sœur aînée. La fillette que nous retrouverons mariée en 1695 a d'abord été cette enfant, présente dans l'acte de sa cadette. La généalogie offre parfois une scène entière en se contentant d'un lien de parenté.

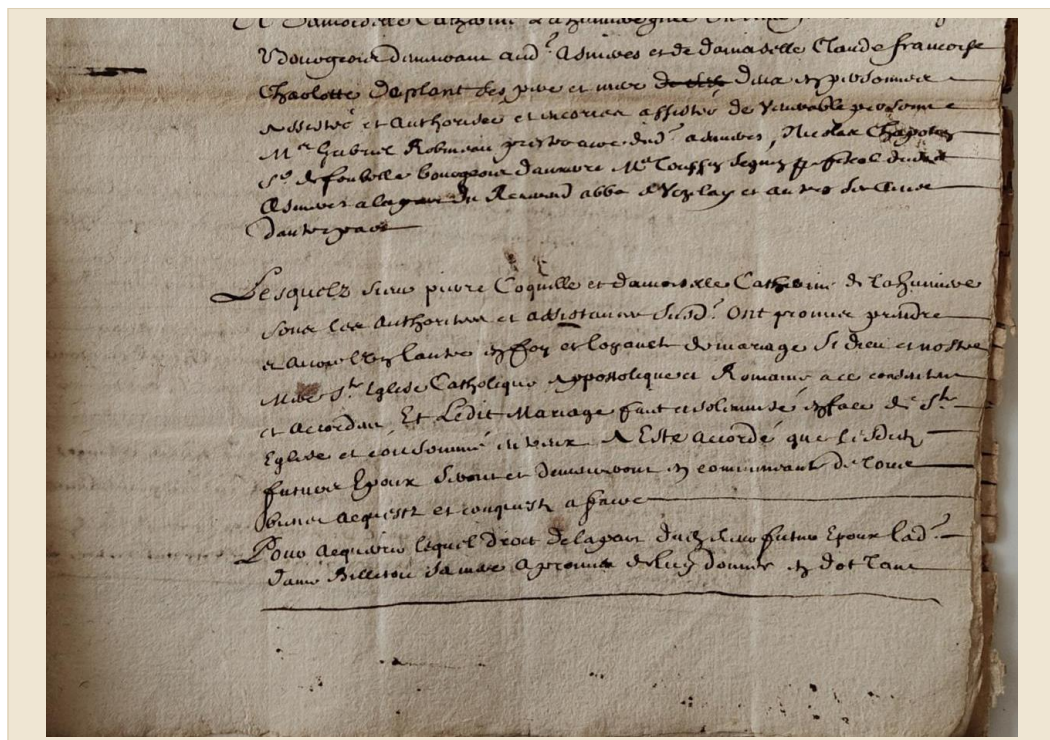
Un autre personnage traverse ces pages sans jamais occuper le premier plan : le curé. Les actes de 1677 sont signés « Robineau, curé » ; en 1701, c'est encore « vénérable personne maître Gabriel Robineau, prêtre curé dudit Asnières » qui assiste Catherine au moment de son contrat. Vingt-quatre ans séparent ces deux signatures. Le même homme a baptisé les jumelles, enterré l'une d'elles, vu grandir les deux autres filles et les accompagne au moment de s'établir. Dans un village de quelques centaines d'âmes, le curé est à la fois l'officier de l'état civil, le témoin des familles et souvent leur conseiller. Sa présence dans la minute de 1701 dit la confiance que lui accorde la maison La Humière.

Deux filles, deux installations

Le 17 juillet 1695, Marie Angélique épouse François Gagneux, marchand de Coulanges-sur-Yonne. Catherine de Guiscard, épouse de Camille Savary, figure dans l'entourage de l'acte. Le réseau de la maison demeure visible au moment où la fille fonde son propre ménage. Les années ont

passé ; les relations, elles, se laissent encore reconnaître. C'est par ce mariage que la branche descend jusqu'à nous.

Six ans plus tard, le 26 avril 1701, Marie Catherine passe contrat avec Pierre Coquille, marchand épicier à Clamecy, devant Christophe Frotier, notaire. La minute s'ouvre sur une assemblée : les parents de la future, le curé d'Asnières Gabriel Robineau, Nicolas Chapotot, bourgeois d'Auxerre, le procureur fiscal de la seigneurie et « autres ses amis » ; du côté de Pierre Coquille, sa mère, un oncle et un cousin germain. Les futurs époux seront « communs en tous biens acquêts et conquêts ». Puis viennent les apports.



Contrat de mariage de Pierre Coquille et de « damoiselle Catherine de La Humière », reçu par Christophe Frotier le 26 avril 1701. La future est « autorisée et assistée » de ses père et mère, « Claude François Charlotte Desplant », et de leurs amis.

Archives départementales de la Nièvre, 3 E 6/113, minute de Christophe Frotier ; photographie du dossier familial.

LECTURE NOTARIALE

Ce que le contrat prépare pour le jeune ménage

Un toit. Les parents La Humière promettent cinq cents livres et quatre années de logement sous leur propre toit. C'est une hospitalité réglée, avec une échéance : l'autonomie peut avoir besoin d'un abri avant de trouver sa maison.

Un capital. Le dossier relève aussi une somme de six cents livres, dont trois cents en principal d'une rente sur Edme Laboureau, procureur fiscal. Attention au mot : un principal de trois cents livres n'est pas un revenu de trois cents livres par an ; c'est le capital dont la rente produit les arrérages.

Une communauté. La clause de communauté des acquêts associe les époux à ce qu'ils gagneront ensemble. On ne se contente pas de souhaiter du bonheur au couple : on essaie de lui donner de quoi vivre.

AD Nièvre, 3 E 6/113, 26 avril 1701 ; relevés du dossier familial.



Clamecy, le portail de la collégiale Saint-Martin, photographié le 31 août 2025 : la ville où Catherine La Humière s'installe avec Pierre Coquille, marchand épicier.

Photographie : Renhour48, 31 août 2025 · Wikimedia Commons · CC0

Le choix de Clamecy n'a rien d'excentrique. La ville, au confluent de l'Yonne et du Beuvron, vit alors du bois du Morvan que l'on fait descendre vers Paris par flottage, sur la Cure et l'Yonne⁵ ; c'est un carrefour de marchands, de voituriers par eau et de boutiques. Un épicier y trouve une clientèle nombreuse, et un notaire de la ville, Christophe Frotier, reçoit le contrat. La famille d'une suivante de baronne s'allie ainsi, en une génération, au commerce actif de la vallée.

Clamecy et Coulanges donnent deux prolongements à la maison d'Asnières. L'une des filles épouse un épicier ; l'autre, un marchand. Claude, fille d'un musicien parisien et petite-fille d'un

drapier, voit sa descendance poursuivre son chemin dans le commerce. Aucun programme familial n'est écrit d'avance ; les actes montrent seulement, à chaque union, un nouvel arrangement de personnes, de lieux et de ressources.

Claude meurt en janvier 1713 et elle est inhumée à Asnières. La mention conserve son mari François et son gendre Gagneux. Les actes avaient fait apparaître cette famille pour accueillir des enfants et préparer des unions ; le registre en réunit de nouveau quelques membres au terme de son parcours. Il est temps de quitter l'Yonne pour la ville d'où elle venait.

CHAPITRE III · PARIS, PAROISSE SAINT-EUSTACHE, 1633–1643

Pierre Desplas dit Beaulieu, joueur de luth

Le père de Claude est Pierre Desplas, également nommé Despla ou Desplan, dit Beaulieu. Il appartient au Paris des musiciens. Les extraits du fonds Laborde le font apparaître comme joueur de luth et maître joueur d'instruments, auprès de Geneviève Daumont. La musique entre dans notre histoire familiale par un métier exercé, un ménage et des enfants.

Le fonds Laborde mérite un mot de reconnaissance. Constitué au XIX^e siècle d'extraits des registres parisiens relatifs aux artistes, il conserve des passages que l'incendie des archives de l'état civil de Paris, en 1871, a rendus irremplaçables. Sans ce collectionneur d'actes de musiciens, de peintres et de comédiens, Pierre Beaulieu serait resté une silhouette sans métier. Grâce à lui, nous possédons quatre baptêmes : Marie, le 8 septembre 1633 ; Magdeleine, le 18 juin 1634 ; Geneviève, le 3 mai 1637 ; Louis, le 24 juin 1643. La première date est celle de la fille, non celle du père : le musicien est déjà adulte lorsqu'il paraît dans cet acte.

Un quartier qui sent les Halles

Une note de l'arbre familial rattache le foyer à la rue de la Cossonnerie, à deux pas des Halles et du cimetière des Saints-Innocents. La rue existe dès 1183 sous le nom de *via Cochonneria* ; on discute encore de l'origine de son nom, marché aux volailles pour les uns, rue des porcs pour les autres⁶. Au XVII^e siècle, une enseigne sculptée représentant un pourceau y donnait lieu, à la mi-carême, à une coutume que Sauval rapporte avec délices : on y amenait les apprentis « baiser ce pourceau », le nez cogné contre la pierre, avant de danser dans tout le quartier. L'enseigne est aujourd'hui conservée au musée de Cluny.

Le quartier de Pierre n'a donc rien d'un décor feutré. C'est celui des marchés, des enseignes, des métiers qui crient leurs marchandises et des apprentis que l'on bizute à la pierre. Un joueur de luth y trouve ses voisins, ses élèves peut-être, et les maisons aisées des rues proches où l'on paie pour avoir de la musique.

Les Halles, le cimetière, et l'église des Saints-Innocents sur plan de Turgot de 1739



Les Halles, le cimetière et l'église des Saints-Innocents sur le plan de Turgot (1739). La rue de la Cossonnerie longe le quartier des Halles, au cœur de la paroisse où vit le foyer Desplas–Daumont un siècle plus tôt.

Plan de Paris dit de Turgot, dessiné par Louis Bretez, 1739 ; légende ajoutée par l'auteur de la reproduction · domaine public



La rue de la Cossonnerie vers 1890, photographiée par Hippolyte Blancard : façades anciennes et pavillons des Halles de Baltard au fond.

Hippolyte Blancard, 1890, tirage au platine · Paris Musées, musée Carnavalet · CC0



La même rue le 2 avril 2025. Les Halles de Baltard ont disparu en 1971 ; le tracé de la rue demeure.

Photographie : Chabe01, 2 avril 2025 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0

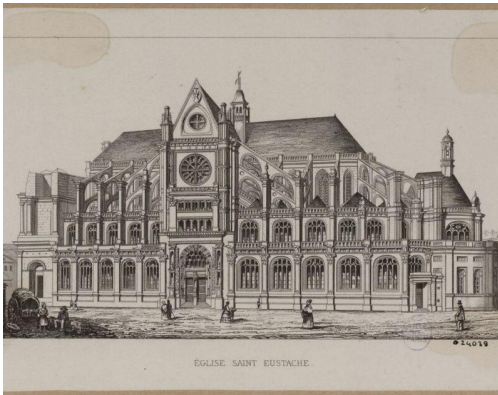
Hier et aujourd'hui — la rue de la Cossonnerie.

Ce qui subsiste : le nom, attesté depuis le XIIe siècle, et l'axe de la rue. Ce qui a changé : presque tout le bâti, élargi et reconstruit au XIXe siècle, puis le grand vide laissé par les pavillons de Baltard. Le lien avec la famille : la note de l'arbre qui y place le foyer du joueur de luth ; aucune maison précise n'est identifiée.

Sept jours à Saint-Eustache

Saint-Eustache donne une unité à ce monde. Commencée en 1532, l'église est encore en chantier quand naissent les enfants de Pierre. Une proximité de dates lui donne une lumière particulière : Saint-Eustache est consacrée le 26 avril 1637 par Jean-François de Gondi⁷. Geneviève, fille de Pierre et de Geneviève Daumont, est baptisée le 3 mai, sept jours plus tard. Rien ne dit que le ménage ait assisté à la consécration. Mais son calendrier familial et celui de la paroisse se rencontrent à une semaine d'intervalle ; l'église n'est plus un monument indistinct posé derrière un nom de lieu.

La paroisse est immense et mêlée. Elle englobe les Halles, leurs marchands et leurs porteurs, mais aussi les hôtels aristocratiques des rues voisines ; l'histoire de l'église retient qu'en 1649 le jeune Louis XIV y fait sa première communion, et qu'en 1655 Colbert y fait construire deux chapelles sous les tours⁷. Le joueur de luth baptise ses enfants dans une église où se croisent le peuple des marchés et les grands du royaume : exactement le public dont vit un musicien.



Saint-Eustache gravée par Jean Charles Huguette d'après Charles Fichot, XIXe siècle : la masse gothique de la nef et la façade classique ajoutée au XVIIIe siècle.

Jean Charles Huguette d'après Charles Fichot, XIXe siècle · Paris Musées, musée Carnavalet, G.24039 · notice · CC0



Saint-Eustache vue depuis le jardin des Halles, le 16 mai 2024.

Photographie : Chabe01, 16 mai 2024 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0

Hier et aujourd'hui — Saint-Eustache.

Ce qui subsiste : la nef et le chœur que connaissait Pierre, achevés en 1637. Ce qui a changé : la façade occidentale, reprise à partir de 1754, et l'environnement, où les Halles ont cédé la place à un jardin. Le lien avec la famille : les baptêmes de quatre enfants du joueur de luth entre 1633 et 1643, dont Geneviève, une semaine après la consécration.

Un instrument dans les bras

Le luth mérite qu'on s'y arrête. Un instrument suppose des mains formées, une oreille, du travail répété et des commanditaires. Dire de Pierre qu'il est maître joueur d'instruments, c'est lui rendre une compétence. Les généalogies ont parfois le défaut de considérer une profession comme un mot coincé entre deux dates ; pour celui qui l'exerce, elle occupe les journées, détermine les rencontres et fait vivre la maison.

Le joueur de luth peint par Valentin de Boulogne vers 1625–1626 appartient au temps de Pierre. Le Metropolitan Museum l'identifie comme un jeune soldat chantant un madrigal¹⁸. Le modèle n'est pas notre ancêtre ; le tableau nous rapproche de la manière dont un corps tient l'instrument : la caisse arrondie contre le torse, la main droite qui pince près de la rosace, la gauche qui court sur un manche large. On comprend immédiatement que jouer ne consiste pas à poser un objet élégant dans un salon. Il faut le faire sonner.



Valentin de Boulogne, *Joueur de luth*, vers 1625–1626.
Un portrait de milieu : le modèle n'est pas Pierre Desplas.
Valentin de Boulogne, huile sur toile · The Metropolitan Museum of Art, 2008.459 · notice · domaine public (Met Open Access)



Luth attribué à Wendelin Tieffenbrucker, Padoue, fin du XVIe siècle, transformé au XVIIIe siècle. Caisse de trente-sept côtes d'if.
Wendelin Tieffenbrucker (attribution) · The Metropolitan Museum of Art, 1989.13 · notice · domaine public (Met Open Access)

OBJET

Le luth, de près

La caisse du luth du Met assemble trente-sept côtes d'if, collées bord à bord comme les douelles d'un tonneau minuscule⁹. Construit à Padoue, l'instrument a été transformé au XVIII^e siècle : ses huit à dix chœurs d'origine ont laissé place à treize. Un « chœur » désigne une corde ou une paire de cordes jouée comme une seule. Au temps de Pierre, le luth français s'enrichit justement de chœurs graves et adopte de nouveaux accords ; il accompagne la voix autant qu'il développe un répertoire propre de préludes et de danses¹⁰.

Le luth a une réputation de diva : il faut l'accorder sans cesse. Le compositeur allemand Johann Mattheson ironisait en 1713 : un luthiste qui atteint quatre-vingts ans en aurait passé soixante à accorder son instrument. La plaisanterie a la valeur d'un témoignage sur le métier : des heures de soin pour quelques minutes de musique.

Le Paris musical de 1636

En 1636, alors que Pierre baptise ses premiers enfants, le minime Marin Mersenne publie à Paris son *Harmonie universelle*, somme où les instruments à cordes, et le luth au premier rang, sont décrits, mesurés et gravés avec une précision d'ingénieur¹¹. Le livre dit l'importance de l'instrument dans la ville : on le joue à la cour, dans les hôtels particuliers, dans les maisons bourgeoises où l'on se réunit pour chanter des airs.

Abraham Bosse grave vers 1638 une série des Cinq Sens. Pour *L'Ouïe*, il installe dans un intérieur parisien un petit concert : une femme chante, un homme tient le luth, d'autres la viole et le dessus. C'est la scène que l'on voudrait voir pour Pierre, et que je me garde de lui attribuer. Elle montre le public de son métier : des maisons qui veulent de la musique et qui paient ceux qui savent la faire.



Abraham Bosse, *L'Onie*, vers 1638. Un concert domestique dans un intérieur parisien, avec luth, viole et voix : le milieu où s'exerce le métier des joueurs d'instruments, sans représentation d'un ancêtre.

Abraham Bosse, *L'Onie*, série des Cinq Sens, vers 1638 - Wikimedia Commons (Web Gallery of Art) - domaine public

INSTITUTION

Devenir maître joueur d'instruments

À Paris, la musique de métier est une corporation. Depuis des statuts de 1321, la ménestrandise, placée sous le patronage de saint Julien, réunit les joueurs d'instruments et les maîtres à danser. Elle a ses maîtres, ses gouverneurs et un chef nommé par le roi, le « roi des ménétriers », bientôt dit « roi des violons ». On y entre après quatre années d'apprentissage et un examen ; nul ne peut enseigner la musique sans être reconnu maître¹².

Le mot « maître » accolé à Pierre dans les actes n'est donc pas une politesse : il désigne une place dans cette organisation, avec ses droits et ses obligations. La corporation sera supprimée en 1776 ; elle aura duré plus de quatre siècles et demi.

La communauté a son église. Rue Saint-Martin, à vingt minutes de marche de la Cossonnerie, la chapelle Saint-Julien-des-Ménétriers abrite depuis le XIV^e siècle la confrérie des musiciens de métier ; on y célèbre la fête du patron, on y fait dire des messes pour les confrères morts, on y règle les

affaires communes. Elle disparaîtra à la Révolution. Pour un maître joueur d'instruments du temps de Louis XIII, appartenir au métier, c'est aussi appartenir à cette sociabilité : des confrères, des apprentis, des veuves que l'on assiste, une place dans les processions.

Le métier a ses hiérarchies, et la famille de Pierre en occupe deux étages. En bas, la masse des maîtres de la ménestrandise, qui jouent aux noces, aux bals bourgeois, dans les tavernes parfois, et donnent des leçons. En haut, ceux qui obtiennent une place dans les ensembles du roi. Pierre est maître joueur d'instruments et luthiste ; son beau-père, nous allons le voir, est violon ordinaire de la chambre. Le mariage relie les deux mondes.

Le surnom Beaulieu accompagne plusieurs mentions du foyer. Il nous rappelle que le nom d'usage et le patronyme peuvent coexister ; dans les métiers de la musique comme sur les scènes, ces noms de guerre étaient courants. Dans le récit, je conserve les deux : Pierre Desplas dit Beaulieu. On entend presque la différence entre le nom que réclame le document et celui par lequel on reconnaît un homme. Et c'est ce nom-là qui reparaît, quarante ans plus tard, sous la plume d'un Louis signant à côté de Claude.

Avec lui, la trajectoire de Claude devient plus riche. Nous passons d'une maison où l'on fait de la musique à une maison où l'on sert une dame. Il serait facile d'inventer la scène du départ de Paris ou les recommandations qui l'auraient préparé ; nous possédons mieux qu'une scène fabriquée : les deux milieux, les personnes et la continuité familiale. Le lecteur peut mesurer lui-même le chemin. Et ce chemin, du côté de sa mère, conduisait déjà vers le roi.

CHAPITRE IV · LE CÔTÉ DE GENEVIÈVE DAUMONT

Servir le roi, soigner, nourrir

Geneviève Daumont, mère de Claude, porte un nom que les scribes n'ont pas mieux traité que celui de sa fille : Domon, Daumont, Damont, et Aulmont pour son père. Elle nous conduit à François Aulmont et Geneviève Baillon. Dans la généalogie familiale, François est violon ordinaire de la chambre du roi et bourgeois de Paris. Le vocabulaire rapproche ici deux appartenances : une activité au service du souverain et une place dans la société urbaine.

Un violon de la chambre

Les deux derniers mots, « du roi », peuvent éblouir au point de faire oublier le premier : violon. François Aulmont exerce un métier musical. La qualification situe son service ; elle ne supprime ni l'instrument, ni l'apprentissage, ni la nécessité d'être prêt à jouer. Dans notre branche, le pouvoir royal se rencontre à hauteur de musicien avant de réapparaître, quelques générations plus haut, à hauteur de conseiller.

Les violons de la chambre forment alors un corps précis. Créée en 1577, la bande des violons du roi atteint en 1614 son effectif de vingt-quatre musiciens, répartis en cinq parties, des dessus aux basses ; elle joue pour les divertissements et les cérémonies de la cour, les ballets, les bals, les repas¹³. Les places se transmettent et s'achètent : sous Louis XIV, une charge de violon ordinaire pouvait se négocier autour de mille quatre cents livres. Elles donnent des privilèges, l'exemption de certaines tailles et le droit de porter l'épée. On comprend mieux pourquoi le même homme peut être dit, dans un même souffle, violon du roi et bourgeois de Paris.

INSTITUTION

Les Vingt-quatre Violons

Six dessus, quatre hautes-contre, quatre tailles, quatre quintes, six basses : la bande joue à cinq parties, pour un son plein que les visiteurs étrangers admiraient. C'est l'un des premiers orchestres permanents d'Europe, fondé sur une famille d'instruments à cordes¹³. Il fallait être catholique, de bonnes mœurs, et assez aisé pour acheter sa charge. Lully en fera, au milieu du siècle, l'instrument d'une discipline nouvelle.

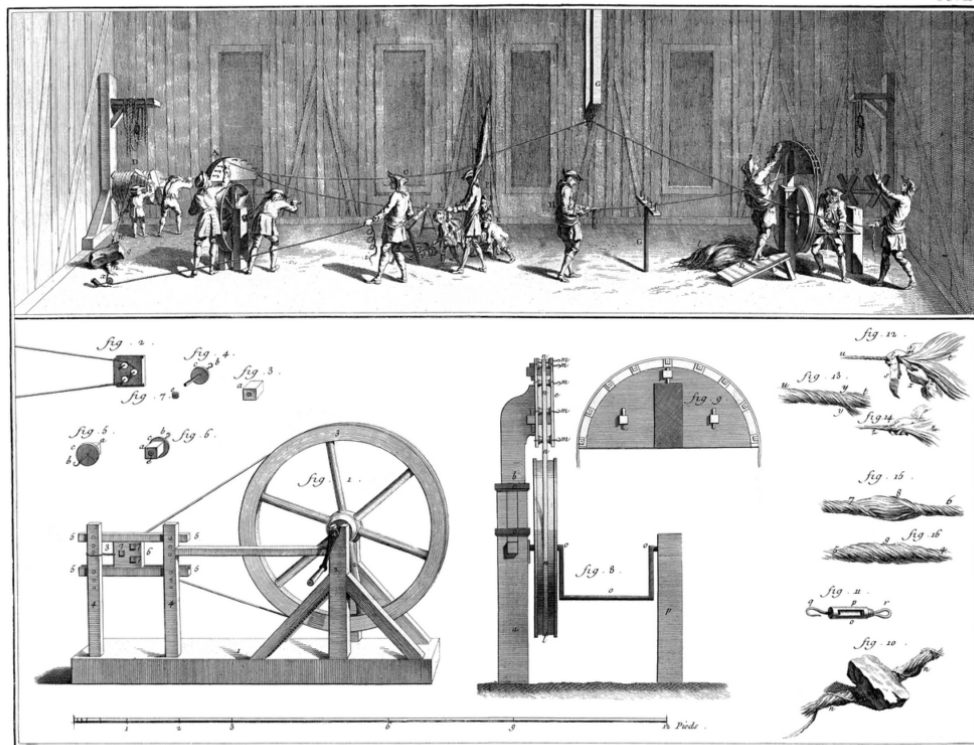
François Aulmont appartient à la génération qui précède Lully : celle des violons de Louis XIII, des ballets de cour et des bals du Louvre. Son gendre, Pierre Desplas, joue du luth ; sa petite-fille Claude servira une baronne. La musique tient les deux premières générations ; le service des maisons, la troisième.

La qualification de violon ordinaire permet aussi de regarder autrement le mariage de Geneviève Daumont avec Pierre Desplas. On ne transmet pas seulement des biens ; on vit dans un milieu où l'on connaît des exécutants, des maîtres, des occasions de travail. Le savoir-faire et la réputation ont un poids social. Que la fille d'un violon de la chambre épouse un joueur de luth n'a rien d'un hasard romanesque : c'est un mariage dans le métier, comme ceux que nous retrouverons chez les orfèvres et chez les bouchers.

Le cordier de l'artillerie

Par sa femme, Geneviève Baillon, François Aulmont entre dans une autre famille du service royal. Bernard Baillon, mort à Paris en 1612, est cordier ordinaire de l'artillerie. Le contraste est savoureux : après les cordes que l'on fait vibrer viennent celles qui servent à atteler, haler, lever et amarrer. Le rapprochement est littéraire ; les métiers sont bien distincts. Il rappelle surtout que le service du roi mobilise autant des gestes techniques que des offices spectaculaires.

L'artillerie royale a alors un centre, l'Arsenal, sur la rive droite près de la Bastille. En 1599, Sully, devenu grand maître de l'artillerie, s'y installe et entreprend de remettre en état un site éprouvé par les guerres de la Ligue : fonderies de canons, ateliers, magasins¹⁴. Bernard Baillon exerce donc dans les années où l'artillerie d'Henri IV se réorganise. Un canon se déplace avec des attelages, se met en batterie avec des palans, se hisse sur des affûts : tout cela tient par des cordages, et ces cordages doivent être sûrs.



Corderie.

Filerie couverte, coupe dans la longueur : planche de corderie de l'Encyclopédie, 1763. Un atelier bien postérieur à Bernard Baillon, mais qui montre la contrainte du métier : fabriquer une corde demande de la longueur, des roues, des crochets et des gestes coordonnés.

Encyclopédie, planches, t. III, 1763, « Corderie », pl. II - exemplaire Bibliothèque Mazarine, ENCCRE - domaine public

La planche de l'Encyclopédie a cette vertu de montrer ce qu'un mot ne montre pas¹⁵. Sa longue filerie rend visible l'espace qu'il faut pour tordre le chanvre ; les figures humaines donnent l'échelle de l'installation. Derrière ce que l'on noue ou que l'on tend, il y a une organisation du lieu de fabrication. Le titre d'« ordinaire » accolé à celui de cordier dit, comme pour le violon, un service régulier et reconnu.

LES MOTS DES ACTES

Honorable homme, noble homme, haut et puissant seigneur

Les actes anciens n'écrivent jamais un nom nu : ils le font précéder d'une qualité, qui situe la personne. **Honorable homme** désigne d'ordinaire les marchands et les maîtres de métier établis : c'est la qualité du drapier Desplasse et de François La Humière. **Noble homme**, que porte le rôtisseur Edme Tartarin, ne signifie pas qu'il soit noble : c'est une politesse réservée aux bourgeois aisés et aux notables, que les gens du roi surveillaient précisément parce qu'elle prêtait à confusion. **Écuyer**, en revanche, comme Jacques de Luppé, marque la noblesse. **Haut et puissant seigneur** appartient aux titrés, comme le baron d'Avrigny.

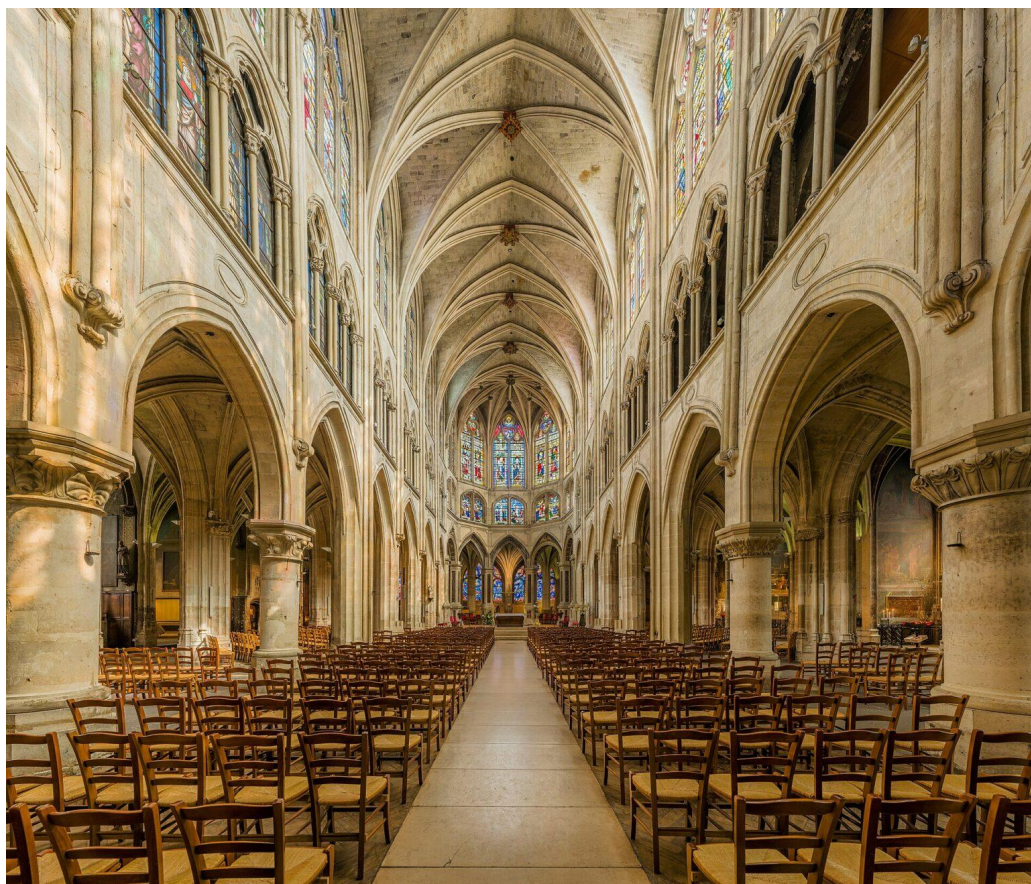
Pour les femmes, **demoiselle** se donne alors aux femmes de la petite noblesse et de la bonne bourgeoisie, et **honnête** dit la respectabilité : Claude est « honnête demoiselle ». Lire ces mots, c'est lire une carte sociale où chacun a sa place et où l'on peut, à force de charges et d'alliances, changer de case.

Les Tartarin : préparer, peser, nourrir

La femme de Bernard, Catherine Tartarin, ouvre encore un autre monde. Son père, Edme Tartarin, né vers 1580 sur la paroisse Saint-Séverin, est maître rôtisseur, qualifié de « noble homme, bourgeois de Paris », et vit au-delà de 1648 ; il a épousé Marguerite Baudon. Le père d'Edme, Nicolas Tartarin, mort en 1604, est maître apothicaire et bourgeois de Paris ; il a épousé Cécile Dupuis, morte en octobre 1619. Plus haut encore paraissent Jules Tartarin, marchand, et Radegonde Convenge.

On pourrait recopier ces qualifications en colonne. Je préfère m'arrêter sur ce qu'elles font entrer dans une famille : la boutique, les produits, l'approvisionnement, la préparation, le rapport quotidien à ceux qui viennent acheter. L'Académie, en 1694, définit l'apothicaire par la préparation et la vente des remèdes. Elle conserve aussi les plaisanteries dont sa profession faisait l'objet : les « parties d'apothicaire », ces comptes sur lesquels il y aurait beaucoup à rabattre¹⁶. Les fournisseurs n'ont pas attendu notre époque pour se voir soupçonner de facturer trop généreusement. Dans le Paris d'alors, les apothicaires partagent avec les épiciers l'un des grands corps marchands de la ville : le savoir du remède voisine avec le commerce des denrées.

Chez Edme, la qualification de rôtisseur ramène à l'alimentation préparée. La rive gauche autour de Saint-Séverin en est un haut lieu : la rue de la Huchette, toute proche, est réputée au XVII^e siècle pour ses rôtisseurs et ses cabarets¹⁷. Nous ne connaissons ni l'adresse de sa boutique ni la carte de ses broches. Le métier suffit à le placer au contact des besoins de la ville : la volaille et le gibier qu'on fait tourner devant le feu, le client qui emporte son rôti, la ville qui mange hors de chez elle.



Saint-Séverin, la paroisse de naissance d'Edme Tartarin, maître rôtisseur : la nef gothique, reconstruite aux XVe et XVIe siècles, telle qu'on la visite aujourd'hui.

Photographie : David Iliff · Wikimedia Commons · CC BY-SA 3.0

GÉNÉALOGIE DES MÉTIERS

Six générations, six métiers

1. Jules Tartarin, marchand × Radegonde Convage
2. Nicolas Tartarin, maître apothicaire × Cécile Dupuis
3. Edme Tartarin, maître rôtisseur × Marguerite Baudon
4. Catherine Tartarin × Bernard Baillon, cordier ordinaire de l'artillerie
5. Geneviève Baillon × François Aulmont, violon ordinaire de la chambre du roi
6. Geneviève Daumont × Pierre Desplas dit Beaulieu, joueur de luth

La suite n'est pas une échelle de prestige : chaque mariage ouvre un autre milieu professionnel. Et chaque passage se fait par une femme.

Il faut garder ces professions côte à côte. Une famille se reconnaît souvent à la densité de ses relations plus qu'à l'uniformité de ses activités. Entre un musicien, un apothicaire, un rôti-seur et un cordier, l'arbre trace des liens que les classements sociaux trop sommaires ne savent pas raconter. Sans Catherine, les Baillon seraient un autre dossier ; sans Geneviève Baillon, François Aulmont semblerait surgir seul ; sans Geneviève Daumont, le musicien Beaulieu perdrait la moitié de son entourage. Leur présence n'a rien d'un supplément aimable ajouté à une histoire d'hommes : elle en détermine la construction.

Revenons maintenant du côté de Pierre Desplas. Son père, lui aussi prénommé Pierre, vendait du drap rue Saint-Honoré.

CHAPITRE V · RUE SAINT-HONORÉ, 1604–1623

Le drapier et la maison de la Sirène

Le père du musicien porte lui aussi le prénom Pierre. Pierre Desplaces ou Desplasses, « honorable homme », est marchand drapier et bourgeois de Paris, époux de Marie Cheval. À cette génération, l'enquête retrouve une adresse qui vaut une petite scène à elle seule : rue Saint-Honoré, dans la maison de la Sirène.

« Rue Saint-Honoré, en la maison de la Sirène. »

INVENTAIRE APRÈS DÉCÈS DE MARIE CHEVAL, 22 DÉCEMBRE 1608

Le 22 décembre 1608

La maison de la Sirène apparaît dans un moment de deuil et de mise en ordre. Marie Cheval est morte, quatre ans après son mariage. Son mari demeure rue Saint-Honoré ; leur fils Pierre est encore mineur. L'inventaire après décès, reçu par un notaire parisien et conservé aux Archives nationales, rassemble les personnes qu'il faut nommer pour que les intérêts de chacun soient reconnus¹⁸. Pour le lecteur d'aujourd'hui, l'enseigne est presque romanesque. Pour les comparants, il s'agit d'un lieu identifiable, dans lequel une vie vient de s'interrompre.

Ce document a une manière très particulière de conserver les choses. Il ne choisit pas le souvenir le plus émouvant ; il suit la nécessité de décrire, de désigner, de retrouver les titres. Parmi les papiers inventoriés revient le titre du mariage, daté du 19 février 1604. La mort fait relire le commencement juridique du ménage. Quatre années séparent les deux repères, et l'enfant mineur est au centre de ce qui doit désormais être organisé.

Pierre Courant, marchand passementier, intervient comme subrogé tuteur : c'est lui qui veillera, à côté du père tuteur, à ce que les droits de l'enfant sur la part de sa mère ne se confondent pas avec les affaires paternelles. Le relevé fait ainsi apparaître, autour du drapier, un autre professionnel des étoffes et des ornements du vêtement. Le drap, la passementerie et les liens entre maisons composent un voisinage social. Sans transformer chaque présence en amitié, on voit que la famille se règle au milieu de gens du même monde.

PARIS AVANT 1805

Une maison avant les numéros de rue

Il faut attendre le début du XIX^e siècle pour que Paris numérote systématiquement ses maisons. En 1608, on se repère par les enseignes : une sirène peinte ou sculptée, suspendue ou scellée en façade, suffit à désigner un immeuble aux notaires comme aux livreurs. Les enseignes survivaient souvent aux occupants ; on habitait « à la Sirène » comme on habite aujourd'hui au numéro 12.

Une photographie actuelle de la rue Saint-Honoré permet de parcourir le lieu nommé ; elle ne localise pas l'immeuble de 1608. La Sirène reste une maison connue par le document, dont l'emplacement précis n'est pas fixé dans ce livre.

AN, MC/ET/C/165 ; relevé Familles parisiennes.

LE REGARD DU NOTAIRE

Comment se fait un inventaire, en 1608

Pourquoi. Quand un époux meurt en laissant un enfant mineur, la communauté de biens doit être constatée : sans inventaire, le survivant risque de voir la communauté « continuer » avec l'enfant, et les droits de chacun se brouiller. L'acte protège d'abord le mineur.

Qui. Le notaire instrumente à la requête du survivant, tuteur, en présence du subrogé tuteur désigné par l'avis des parents et amis. Un priseur estime les meubles pièce à pièce ; les papiers sont cotés un à un.

Quoi. On parcourt la maison chambre par chambre : lits, coffres, vaisselle, linge, habits, puis la boutique et ses marchandises, enfin les titres — contrat de mariage, baux, obligations, quittances. C'est ainsi que le titre du mariage de 1604 reparait dans la liasse de 1608.

Quatre siècles plus tard, la logique n'a guère changé : nommer exactement, décrire avant de partager, protéger celui qui ne peut pas encore agir seul. Je dresse encore des actes qui lui ressemblent.

Ce que le drapier sait regarder

Les dictionnaires historiques associent le drapier au commerce ou à la fabrication du drap¹⁹. Dans la pièce qui nous occupe, Pierre est *marchand* drapier : c'est la qualification commerciale que le notaire met en avant. Il faut rendre au mot drap son sens d'étoffe de laine, et ne pas imaginer le linge du lit. La profession appartient au monde de l'habillement, des manteaux, des pourpoints et des livrées.

Le commerce commence par la capacité à reconnaître ce que l'on vend. Une étoffe a une qualité, un tissage, une teinture, une largeur ; on la mesure à l'aune, on la plie, on la serre, on la défend contre les mites. Le marchand achète en pièces et vend à la coupe ; il fait crédit, tient des livres, se fait payer quand il peut. L'homme que le document nomme bourgeois de Paris exerce dans cet univers matériel. Son fils, plus tard, sera reconnu par une autre compétence : jouer.



Abraham Bosse, *La Galerie du Palais*, vers 1638. Lingères, merciers et libraires tiennent boutique dans la galerie du Palais de justice : le commerce parisien des étoffes et des ornements, tel que le voyait la génération du fils du drapier.

Abraham Bosse, *La Galerie du Palais*, vers 1638 · National Gallery of Art, Washington · Wikimedia Commons · domaine public

CORPORATION

Le premier des Six Corps

À Paris, les marchands drapiers sont le premier des Six Corps, les grandes communautés marchandes qui précèdent toutes les autres dans les cérémonies de la ville. Leur bureau se trouve rue des Déchargeurs, à deux pas des Halles. Vers 1660, l'architecte Jacques Bruant lui donne une façade chargée d'emblèmes : Mercure ailé pour le commerce, le navire de Paris, la Justice portant le portrait du roi²⁰.

Le bâtiment est démoli en 1868 pour le percement de la rue des Halles ; sa façade est remontée en 1872 dans le jardin du musée Carnavalet, où on la voit toujours. Pierre Desplasse exerçait une génération avant que Bruant ne dessine ce décor ; il appartenait au corps qui le fit bâtir.

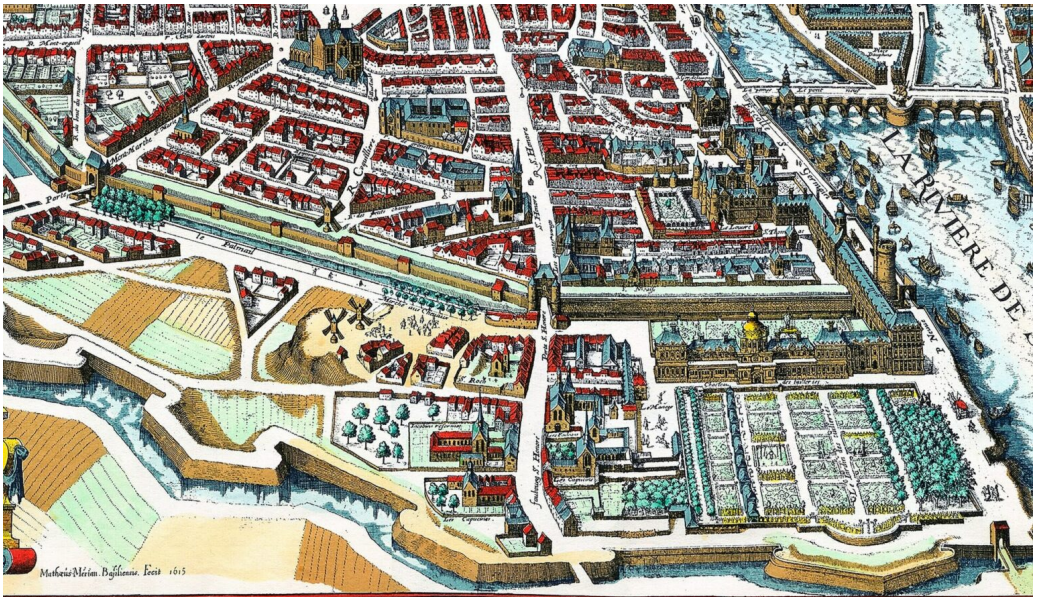
Paris en 1615

Sept ans après l'inventaire, le graveur Matthäus Merian publie une vue cavalière de Paris. C'est la ville du drapier, à quelques rues près, telle que la voyaient ses contemporains : l'enceinte encore debout, les Tuileries au bord de la Seine, la rue Saint-Honoré qui file vers la porte du même nom, les clochers de Saint-Eustache et des Innocents au milieu des toits. Aucune Sirène n'y figure, évidemment ; mais on mesure en un coup d'œil que la rue Saint-Honoré est l'une des grandes artères marchandes de la rive droite, reliant les Halles au Louvre et aux quartiers neufs de l'ouest.



La façade du bureau des marchands drapiers, construite vers 1660 rue des Déchargeurs et remontée au musée Carnavalet en 1872, photographiée à la fin du XIXe siècle.

Photographie : Veuve L. Pamard et fils, tirage albuminé, fin du XIXe siècle - Paris Musées, musée Carnavalet - notice - CC0



Le plan de Merian, 1615 : les Tuileries et les quartiers de la rive droite vers la porte Montmartre. La rue Saint-Honoré longe ce secteur avant de rejoindre les Halles.

Matthäus Merian, plan de Paris, 1615 · Wikimedia Commons · domaine public



La rue Saint-Honoré, le 15 avril 2023. Vue contemporaine de la rue du drapier Pierre Desplasse ; la maison de la Sirène de 1608 n'est pas localisée sur cette photographie.

Photographie : Chabe01, 15 avril 2023 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0

Mai 1610, au bout de la rue

La rue Saint-Honoré se prolonge vers l'est par la rue de la Feronnerie, qui longe le cimetière des Innocents jusqu'à la rue Saint-Denis. Son nom vient des feronniers que saint Louis autorisa à s'y installer en 1229 ; en 1642, on y compte encore sept fondeurs, trois marchands de fer, un plombier et dix quincailliers²¹. C'est le monde de Charles Cheval, le beau-père du drapier, marchand mercier feronnier : les ferrures, les clous, les serrures, tout ce qui se vend au poids et à la pièce.

Le 14 mai 1610, dix-huit mois après l'inventaire de la Sirène, le carrosse d'Henri IV s'engage dans cette rue large de quatre mètres et encombrée de boutiques. Le roi se rend à l'Arsenal, chez Sully, qui est souffrant. Bloqué par l'embarras des voitures, il est frappé par Ravaillac, à hauteur de l'actuel numéro 11, où une plaque marque encore l'endroit²¹. Nous ignorons tout de ce que firent ou virent ce jour-là le drapier veuf et son fils ; je ne leur prêterai aucun rôle. Mais la scène se passe dans leur rue, et elle relie sans le vouloir trois fils de ce livre : la rue des merciers feronniers, la boutique de la rue Saint-Honoré et l'Arsenal où travaille, pour l'artillerie, le cordier Bernard Baillon.



L'assassinat d'Henri IV et l'arrestation de Ravaillac, rue de la Ferronnerie, le 14 mai 1610 : une reconstitution peinte au XIXe siècle, non un témoignage. La rue, étroite et encombrée, prolongeait la rue Saint-Honoré du drapier Desplacés.

Peinture du XIXe siècle (Charles-Gustave Housez, 1860, musée national du château de Pau, selon la notice) · Wikimedia Commons · domaine public

1623 : la succession Marcès

Le rapprochement entre le père drapier et le fils musicien est séduisant, mais le plus intéressant est leur différence. L'ascendance ne fait pas de Pierre Beaulieu le continuateur d'une boutique familiale. Elle montre qu'une même filiation peut porter deux métiers.

En 1623, l'inventaire de Marie Marcès, la grand-mère maternelle de l'enfant, ramène le père et le fils dans le même champ documentaire. Pierre Desplaces y représente son fils mineur, né de Marie Cheval. La morte de 1608 reste présente dans cette désignation quinze ans plus tard. Une femme peut disparaître du quotidien et demeurer indispensable dans les mots qui établissent les droits de son enfant. C'est l'un des pouvoirs discrets de ces actes : ils continuent de nommer les absentes.

C'est précisément ce décalage qui rend les archives notariales si fécondes. Elles ne cherchent pas à nous raconter une famille. Elles doivent identifier les personnes parce que leurs droits en dépendent. Quatre siècles plus tard, nous profitons de cette nécessité. Le notaire avait une succession

à traiter ; nous y retrouvons une maison, une mère disparue, un enfant et le commencement d'une autre histoire.

En avançant dans cette minute, nous quittons la maison de la Sirène. Marie Cheval conduit à Marie Marcès, puis aux Cochet et aux Lhomme. L'étoffe nous avait arrêtés rue Saint-Honoré ; le métal va nous entraîner vers les ateliers et vers le Pont au Change.

CHAPITRE VI · LES ASCENDANTS DE MARIE CHEVAL

Le métal et la main : Cheval, Marcès, Cochet

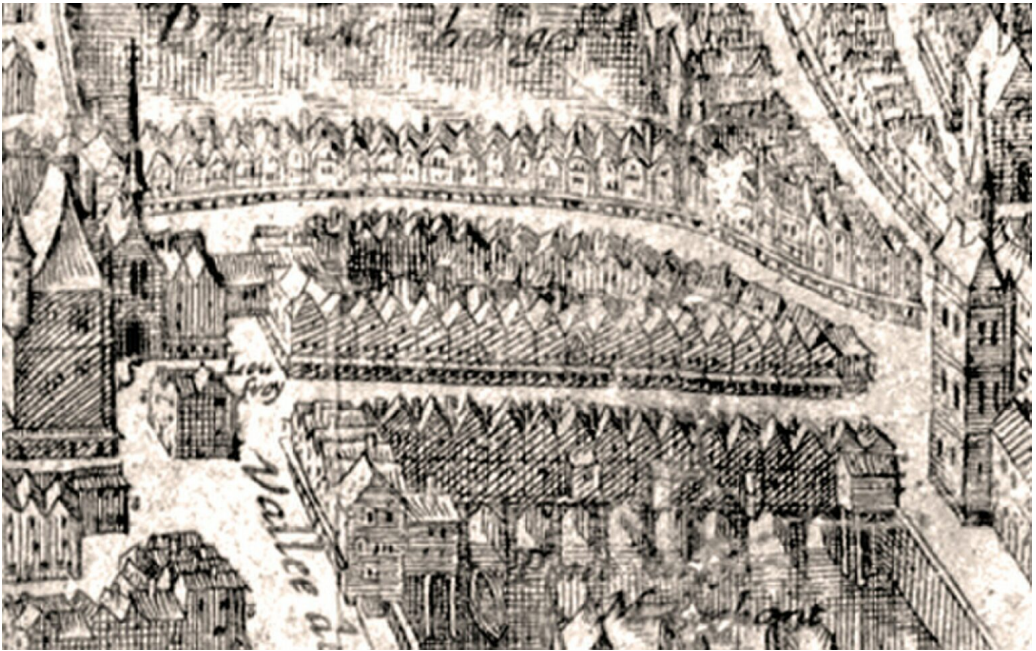
Marie Cheval relie les Desplasse à Charles Cheval et Marie Marcès. Charles est marchand mercier ferronnier. En remontant par lui apparaissent Germain Cheval, chirurgien juré à Paris, et Jeanne Dumesnil. En remontant par Marie Marcès, ce sont les orfèvres qui occupent le premier plan : Jehan Marcès et Marie Cochet, puis Thomas Marcès et Jehan Cochet.

L'arbre rassemble ainsi des mains qui travaillent de façons très différentes. Le chirurgien, l'orfèvre, le doreur, le ferronnier et, une génération plus bas, le musicien ont chacun leurs instruments et leurs apprentissages. Leurs gestes ne se ressemblent pas ; ils ont en commun d'exiger une compétence reconnue. Une qualification professionnelle peut être un détail sec à la lecture. Replacée parmi les autres, elle dessine une société du travail.

Une fille du Pont au Change

La naissance de Marie Marcès, en 1561, est située au Pont au Change dans la généalogie familiale. Le lieu n'a rien d'indifférent. Depuis une ordonnance de Louis VII en 1141, les changeurs et les orfèvres de Paris doivent exercer sur ce pont, le « Grand-Pont » qui relie la Cité au Châtelet²². Au XVI^e siècle, il est bordé des deux côtés de maisons étroites, boutique en bas, logement au-dessus, la Seine passant sous les planchers. Naître là, pour la fille d'un maître orfèvre, c'est naître au cœur du quartier du métier.

Marie Marcès meurt le 1^{er} avril 1623, à soixante-deux ans. Dix-huit mois plus tôt, dans la nuit du 23 au 24 octobre 1621, un incendie parti du pont Marchand voisin avait détruit le Pont au Change avec toutes ses maisons²². Rien ne dit que Marie y vivait encore ; mais le pont de son enfance a disparu sous ses yeux, ou du moins de son vivant. Il sera reconstruit en pierre de 1639 à 1647, aux frais notamment des orfèvres et des joailliers, et ses nouvelles maisons seront à leur tour démolies en 1786–1788.



Le plan de Merian, 1615 : la pointe de l'île de la Cité, le pont Marchand et le pont au Change couverts de maisons, six ans avant l'incendie de 1621 qui les détruisit tous deux. C'est le paysage de l'enfance de Marie Marcès.

Matthäus Merian, plan de Paris, 1615, d'après l'exemplaire de la BnF (Gallica) · Wikimedia Commons · domaine public

Sur le plan de 1615, un second pont touche presque le Pont au Change : c'est le pont Marchand, achevé en 1609 par Charles Marchant, capitaine des archers de la ville, et bordé lui aussi de maisons. C'est de lui que partit le feu de 1621, qui emporta les deux ouvrages en une nuit²². Le plan de Merian est ainsi l'un des derniers portraits de ce paysage de boutiques suspendues au-dessus de l'eau, tel que la famille Marcès l'avait connu.



Nicolas-Jean-Baptiste Raguenet, *La Joute des mariniers entre le pont Notre-Dame et le pont au Change*, 1756 : le pont reconstruit en pierre, toujours bordé de maisons.

Nicolas-Jean-Baptiste Raguenet, 1756 · Paris Musées, musée Carnavalet, P272 · notice · CC0



Le Pont au Change le 1er novembre 2022 : le pont de 1858–1860, dégagé, avec le Palais de justice et la Conciergerie.

Photographie : Diego Delso, 1er novembre 2022 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0

Hier et aujourd'hui — le Pont au Change.

Ce qui subsiste : le franchissement, au même endroit, entre la Cité et le Châtelet. Ce qui a changé : tout le reste. Le pont de bois de l'enfance de Marie Marcès brûle en 1621 ; celui de pierre peint par Raguenet perd ses maisons en 1786–1788²³ ; celui que l'on traverse aujourd'hui date du Second Empire. Le lien avec la famille : un lieu de naissance et le quartier d'un métier, non une boutique ancestrale identifiée.

Le métier d'orfèvre

Jehan Marcès, maître orfèvre, né vers 1520 et mort le 31 octobre 1583, est le père de Marie. Son propre père, Thomas Marcès, était déjà maître orfèvre ; et la mère de Marie, Marie Cochet, est fille d'un autre maître orfèvre, Jehan Cochet. La répétition du métier dans les deux ascendances attire l'attention sur le milieu dans lequel se nouent les alliances. On se marie parmi des familles que l'on connaît, dont les boutiques se touchent et dont les intérêts se rencontrent.

Devenir maître orfèvre à Paris n'est pas une formalité. Depuis l'ordonnance de 1355, l'apprentissage dure huit ans ; le candidat est examiné par ses pairs, puis enregistre son poinçon²⁴. Ce poinçon de maître porte une fleur de lys couronnée et un symbole personnel ; il est insculpé sur une table de cuivre conservée à la maison commune de la corporation, où des jurés-gardes vérifient que l'argent travaillé atteint le titre réglementaire²⁵. Le métier tient sa réputation de ce contrôle : celui qui achète un gobelet ou une aiguière doit pouvoir faire confiance au métal. En 1632, Paris compte quatre cent vingt-cinq maîtres orfèvres, et l'on cherche à en réduire le nombre à trois cents.

DANS L'ATELIER

Dans l'atelier d'un maître orfèvre

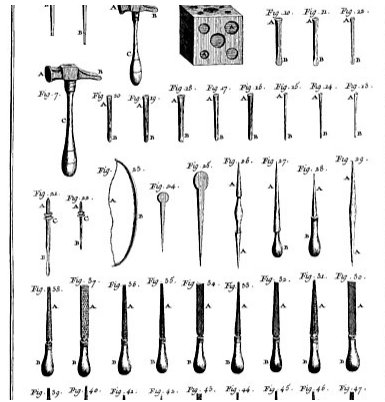
Sur les planches de l'Encyclopédie, l'œil passe des hommes aux objets, puis aux outils dessinés séparément²⁶. Le foyer, la forge, l'enclume, les marteaux de toutes tailles ; puis les bigornes, les ciselets, les brunissoirs. Un ouvrage achevé cache les moyens de sa fabrication : une aiguière lisse est le résultat de centaines de coups de marteau qui ont aminci, relevé et tendu une plaque d'argent.

Le titre de maître orfèvre porté par Thomas Marcès, Jehan Marcès et Jehan Cochet les situe du côté de ce savoir. Les gravures, postérieures de deux siècles, montrent un univers technique ; aucune pièce d'orfèvrerie reproduite ici ne leur est attribuée.



Encyclopédie, 1765, « Orfèvre grossier » : l'atelier et les ouvrages de vaisselle d'argent.

Encyclopédie, planches, 1765, « Orfèvre grossier » · Wikimedia Commons · domaine public



Encyclopédie, 1765, « Orfèvre bijoutier » : répertoire d'outils, de la bouterolle au brunissoir.

Encyclopédie, planches, 1765, « Orfèvre bijoutier, outils » · Wikimedia Commons · domaine public

Perrette Lhomme, l'épouse de Thomas Marcès, introduit une autre branche de ce monde du métal : Hubert Lhomme, maître doreur bosselier, et Marie des Caulx. Le bosselier façonne le métal en relief, au repoussé ; le doreur en couvre la surface d'une mince pellicule d'or. Ces mots anciens méritent mieux qu'une traduction hâtive en métiers contemporains. Ils disent un savoir de surface, de matière et d'apparence, voisin de celui des orfèvres, et l'alliance de Perrette avec Thomas montre ces voisinages devenus parenté.

Du côté Cochet, la généalogie note « Porte de Paris » auprès de Jehan, maître orfèvre vivant encore à la fin de 1558. Il épouse Jehanne de La Dehors, fille d'un marchand boucher de la Grande Boucherie. Par ce mariage, l'arbre des orfèvres plonge dans celui des bouchers : nous y reviendrons au chapitre suivant.

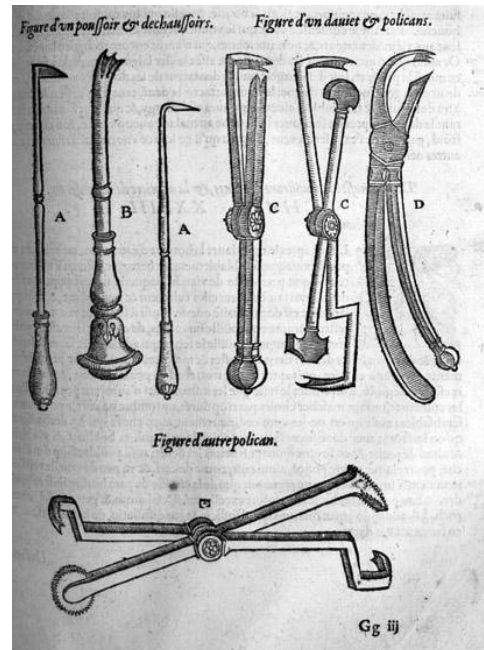
Les Cheval : de la main qui soigne à la marchandise

En suivant Charles Cheval, on rencontre son père Germain, chirurgien juré, et Jeanne Dumesnil. La qualité de chirurgien fait entrer le corps humain dans ce paysage de gestes ; celle de juré y ajoute une reconnaissance de métier. À Paris, les chirurgiens jurés forment une communauté placée sous le patronage de saint Côme et saint Damien, qui se distingue jalousement des simples barbiers : ses membres examinent les aspirants, soignent les plaies, réduisent les fractures et pratiquent les opérations que les médecins de la Faculté ne font pas eux-mêmes²⁷. C'est le temps d'Ambroise Paré, dont les *Œuvres*, publiées en 1585, reproduisent des dizaines d'instruments.

Nous n'avons pas le récit d'une intervention de Germain. Son portrait tient à sa qualification et aux liens familiaux qui le replacent parmi les autres Parisiens de l'arbre. Son fils Charles choisit un autre chemin, celui du commerce : marchand mercier ferronnier. Le mercier est le marchand de tout ce qui orne et équipe — rubans, boutons, garnitures, petits objets — et le ferronnier en vend la part de fer. Le vieux dicton des merciers, « marchands de tout, faiseurs de rien », dit à la fois l'étendue de leur commerce et l'interdiction qui leur était faite de fabriquer.

Jeanne Dumesnil rattache cette maison à Étienne Dumesnil, marchand, et à Girarde Boucher. Plus haut, Pierre Videron, mort en 1497, est maréchal à Claye-Souilly, sur la route de Meaux. Les noms de Boucher et de Cheval pourraient inviter à des calembours faciles ; les professions sont assez intéressantes pour qu'on leur épargne cet honneur. Entre Paris et Claye, l'ascendance conserve des commerçants et un artisan dont l'enclume nous conduit hors de la capitale.

La place des femmes apparaît avec une netteté croissante. Perrette Lhomme relie les Lhomme aux Marcès ; Marie Cochet apporte la branche des Cochet et des La Dehors ; Marie Marcès épouse Charles Cheval ; Marie Cheval devient la mère du musicien. À chaque génération, une alliance donne au ménage une autre parenté. Le pont, les ateliers et les boutiques composent une ville



Instruments gravés dans les *Œuvres* d'Ambroise Paré, 1585 : pousseoirs, déchaussoirs, davier et pélican, pour les dents. Le matériel d'un métier contemporain de Germain Cheval, sans attribution à sa personne.

Ambroise Paré, *Les Œuvres*, Paris, 1585 - domaine public

proche : quelques rues suffisent à passer des étoffes aux ouvrages précieux, puis à l'institution judiciaire et à la boucherie.

CHAPITRE VII · AU PIED DU CHÂTELET, XVE–XVII^E SIÈCLES

Les La Dehors et la Grande Boucherie

Par Marie Cochet et Jehanne de La Dehors, la généalogie gagne une autre partie du vieux Paris. Étienne de La Dehors est marchand boucher, copropriétaire de la Grande Boucherie et du cimetière Saint-Jean. Il épouse Isabeau de Luppé, fille de Jacques de Luppé, écuyer, procureur du roi au Châtelet, et de Catherine Le Secq. Le commerce et la justice se rencontrent ici presque à hauteur de rue.

Une communauté fermée

La Grande Boucherie n'est pas une boutique : c'est une institution. Ce bâtiment d'au moins deux étages, couvert de tuiles, s'élève près du Grand Châtelet, du côté de la rue Saint-Denis²⁸. Ses bouchers ont reçu leurs premiers privilèges de Louis VII en 1162, confirmés par Philippe Auguste en 1182 ; les statuts que leur donne Charles VI en 1381 réservent la maîtrise aux fils de maîtres²⁹. La communauté est dirigée par un chef élu à vie, assisté de jurés ; elle a sa juridiction, son sceau, ses registres, et peut prononcer des amendes. Pour y entrer, il faut acquitter des droits que l'on paie en pièces d'or, en vin, en gâteaux et en viande, distribués à des officiers du roi et de l'Église.

Les La Dehors appartiennent à ce petit monde héréditaire. Oudard de La Dehors, mort en 1472, est maître boucher et juré garde du métier : il fait partie de ceux qui veillent sur les règles de la communauté. Son fils Jehan, mort en 1473, est maître boucher et bourgeois de Paris. Être copropriétaire de la Grande Boucherie, comme le sera Étienne au siècle suivant, c'est détenir une part des étaux eux-mêmes, et donc des revenus qu'ils produisent. Nous sommes loin d'un détail pittoresque : la présence de ces familles dans les documents s'explique par les affaires qu'elles conduisent, les intérêts qu'elles détiennent et les responsabilités qu'elles exercent.

La mention du « cimetière Saint-Jean » associée à Étienne demande à être lue avec soin. Ce cimetière, voisin de l'église Saint-Jean-en-Grève, derrière l'Hôtel de Ville, avait cessé depuis longtemps de recevoir des sépultures : c'était une place de marché, où se tenaient des étaux de bouchers. Être copropriétaire à la fois de la Grande Boucherie et de ce marché, c'est tenir deux points de vente de la viande parisienne, à quelques centaines de mètres l'un de l'autre. Les La Dehors sont des bouchers, au sens où l'on est armateur plutôt que matelot.

Les bouchers dans l'histoire de Paris

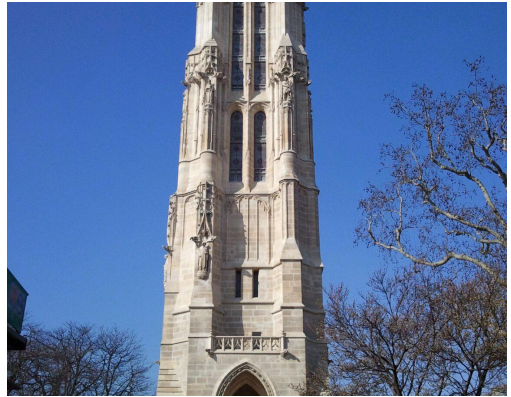
Ces bouchers ne sont pas seulement riches ; ils sont redoutés. Armés de leurs couperets, ils se soulèvent souvent, et les autorités les craignent. En 1413, pendant les États généraux, la révolte dite des Cabochiens, du nom de l'écorcheur Simon Caboche, met Paris sous la coupe des bouchers alliés au duc de Bourgogne. La réaction est brutale : en 1416, la Grande Boucherie est abattue et la communauté supprimée. Elle est rétablie dès 1418, lorsque les Bourguignons reprennent la ville²⁹. Oudard de La Dehors, mort en 1472, a pu connaître ces années dans sa jeunesse ; je n'ai trouvé aucun document qui le place dans un camp, et je ne lui en inventerai pas.

La richesse du quartier a laissé un monument. L'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, paroisse des marchands du quartier et étape de pèlerinage, reçoit au début du XVI^e siècle un clocher élevé de 1509 à 1523, financé notamment par les bouchers³⁰. L'église est vendue et démolie en 1797 ; la tour, que son acquéreur s'était interdit d'abattre, est restée seule debout. C'est le seul édifice encore visible qui ait appartenu au monde des La Dehors.



La tour Saint-Jacques photographiée par Gustave Le Gray vers 1857–1859, peu après l'aménagement du square.

Gustave Le Gray, vers 1857–1859, épreuve sur papier albuminé · J. Paul Getty Museum, 84.XP.218.18 · Wikimedia Commons · domaine public



La tour Saint-Jacques aujourd'hui, restaurée et ouverte à la visite.

Photographie : Saikko (Francesco Bini) · Wikimedia Commons · licence Creative Commons, voir la notice

Hier et aujourd'hui — Saint-Jacques-de-la-Boucherie.

Ce qui subsiste : le clocher flamboyant, achevé en 1523, que les bouchers ont aidé à bâtir. Ce qui a changé : l'église a disparu en 1797, la Grande Boucherie voisine a été rasée, et le quartier a été retaillé par le percement de la rue de Rivoli et le square de 1854. Le lien avec la famille : la paroisse et le voisinage du métier des La Dehors ; aucune sépulture familiale n'y est documentée dans ce livre.

Le boucher et le magistrat

Avant Étienne, la ligne passe par Pierre de La Dehors, fils de Jehan. Le dossier lui donne trois qualités : avocat au Parlement, monnayeur du Serment de France, lieutenant criminel du prévôt de Paris. Il épouse Marie Arnoult et vit encore en 1476.

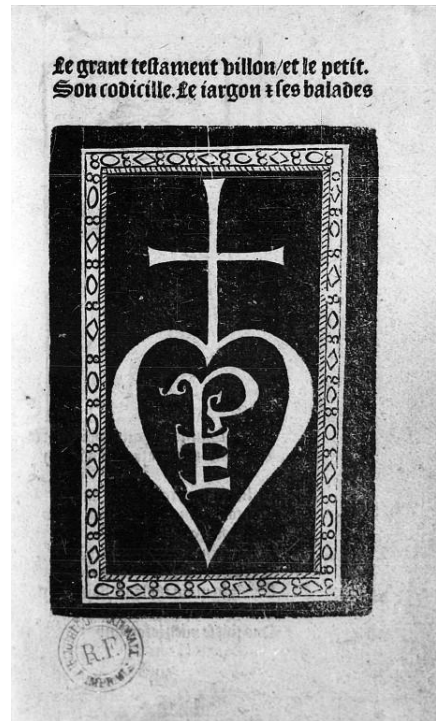
Chacune de ces qualités ouvre une porte. Les monnayeurs du Serment de France forment une corporation héréditaire attachée aux ateliers monétaires du roi ; leurs privilèges, exemptions et juridiction propres remontent aux XIII^e et XIV^e siècles³¹. Être reçu au Serment, c'est appartenir par naissance ou par alliance à ce corps privilégié. Le lieutenant criminel, lui, est l'un des grands officiers du Châtelet : à côté du lieutenant civil, il juge au nom du prévôt de Paris les affaires criminelles de la capitale³². Le fils du boucher siège donc dans la forteresse qui domine les étaux de son père.

Il serait facile de sourire du boucher placé près du magistrat, comme si le second devait nécessairement faire oublier le premier. Ce serait mal lire l'histoire. Le métier nourrit, organise une activité économique et donne une place dans la cité ; la charge judiciaire ouvre d'autres responsabilités. La famille ne cesse pas d'avoir des bouchers parce qu'elle compte aussi des hommes de justice : Étienne, le petit-fils, reviendra à la Grande Boucherie. L'ascendance conserve les deux. Elle ne demande pas au commerce de s'excuser avant d'entrer dans le livre.

La justice du Châtelet au temps de Villon

Ce que pouvait être cette justice, un poète nous le fait entendre. Le 2 novembre 1462, François Villon est arrêté après une rixe où un notaire, François Ferrebouc, a été blessé d'un coup de dague. La prévôté, au Châtelet, le condamne à être « pendu et étranglé ». Il fait appel au Parlement, qui, le 5 janvier 1463, annule la sentence de mort mais le bannit pour dix ans de la ville, prévôté et vicomté de Paris ; on perd sa trace quelques jours plus tard. Le prévôt de Paris est alors Robert d'Estouteville, une connaissance du poète³³.

Je ne sais pas si Pierre de La Dehors siégeait déjà au Châtelet en 1462 ; le dossier le dit vivant en 1476, et je me garderai de l'asseoir à côté des juges de Villon. Mais c'est la même juridiction, dans les mêmes murs, quelques années à peine avant ou après lui : une justice expéditive, où la corde est la peine ordinaire du vol et de la violence, et où l'appel au Parlement peut sauver une tête. Le fils de boucher qui devient lieutenant criminel entre dans cette machine-là. On mesure le chemin parcouru en une génération, de l'étal à la chambre criminelle, et le poids de la charge.



Gravure sur bois de l'édition du *Grant Testament Villon* imprimée à Paris en 1489 : l'œuvre du poète condamné par la prévôté du Châtelet en 1462.

Le Grant Testament Villon, Paris, Pierre Levet, 1489, gravure sur bois - Wikimedia Commons - domaine public

INSTITUTION

Le Châtelet, tribunal et prison

Bâti vers 1130 pour défendre l'accès du Grand-Pont, le Grand Châtelet devient à partir de la fin du XIIe siècle le siège de la prévôté de Paris : tribunal, bureaux, prison aux cachots réputés, plus tard morgue. C'est là qu'Étienne Boileau, prévôt nommé en 1261, fait rédiger le *Livre des métiers* qui fixe les règles des corporations parisiennes. Le voisinage des boucheries et des poissonniers faisait de ses abords l'endroit le plus fétide de la capitale³².

Trois de nos ascendants y ont affaire de près : Pierre de La Dehors, lieutenant criminel ; Jacques de Luppé, écuyer, procureur du roi au Châtelet, mort le 16 septembre 1556 ; et, de l'autre côté de la rue, les bouchers jurés de la Grande Boucherie. La forteresse est démolie de 1802 à 1810³⁴.



Vue du Grand-Châtelet et de la Grande-Boucherie du côté de la rue Saint-Denis, anonyme, vers 1800 : la forteresse et, à gauche, les bâtiments de la boucherie, peu avant leur démolition.

Anonyme, vers 1800 · Paris Musées, musée Carnavalet, D.3137 · notice · CC0



La Victoire de Louis-Simon Boizot sur la fontaine du Palmier, place du Châtelet, le 30 septembre 2023.

Photographie : Ibex73, 30 septembre 2023 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0

Hier et aujourd'hui — le Châtelet.

Ce qui subsiste : le nom, et la position au débouché du Pont au Change. Ce qui a changé : la forteresse et la boucherie ont disparu au début du XIX^e siècle ; la place actuelle, ses théâtres et la fontaine du Palmier occupent l'espace ouvert par cette disparition. Le lien avec la famille : un lieu de travail et de justice pour les La Dehors et les Luppé ; aucune image ne représente leurs maisons.

Deux femmes, deux ouvertures

Isabeau de Luppé et Isabelle Porcher sont des femmes essentielles dans ce passage. Isabeau, fille du procureur du roi, épouse Étienne de La Dehors ; veuve, elle se remarie avec Étienne Picard. Par elle, la branche des bouchers se rattache au parquet du Châtelet. Isabelle Porcher, plus haut, épouse Oudard de La Dehors ; par elle, l'arbre quitte Paris pour Joigny et Sens. En prenant le temps de prononcer ces deux prénoms presque semblables, on évite de réduire plusieurs femmes à une fonction vague : « les alliances ».

La Grande Boucherie fournit ainsi un contrepoint aux blasons à venir. Derrière une longue ascendance, il y a des marchandises, des étaux, des charges de métier, des successions et des mariages. Les familles documentées le sont souvent parce qu'elles possèdent, travaillent, négocient et font écrire. Les charges médiévales que nous allons rencontrer sont arrivées jusqu'à nous par cette suite de métiers : un boucher, un orfèvre, un drapier, un musicien.

CHAPITRE VIII · SENS, JOIGNY ET LE SERVICE DU ROI, XIII^e–XV^e SIÈCLES

Porcher, Voisines, Chanteprime et Dormans

Isbelle Porcher, épouse d'Oudard de La Dehors, conduit à Jehan Porcher et à Jehanne de Chanteprime. Par les Porcher et les Voisines, l'arbre retrouve Joigny et Sens. Par les Chanteprime et les Dormans, il entre dans le milieu des administrateurs et des officiers qui, au XIV^e siècle, font fonctionner la monarchie des Valois.

Un marchand de Joigny au service des rois

Étienne Porcher est né vers 1320 à Joigny, sur l'Yonne, dans une famille de marchands. Il fait toute sa carrière au service de trois rois, Jean le Bon, Charles V et Charles VI³⁵. Avant 1350, il est sergent d'armes du roi ; il devient ensuite maître des garnisons de vins, chargé d'approvisionner en vin l'hôtel du roi et ses armées. En juin 1364, Charles V l'anoblit pour récompenser, disent les lettres, les services nombreux et désintéressés rendus à ses prédécesseurs et à lui-même. Le 4 septembre 1368, il reçoit le droit de porter les armes des anciens comtes de Joigny : de gueules à une aigle d'argent aux ailes éployées.

Ce marchand devenu officier ne s'en tient pas aux affaires. Il fonde à Paris une chapelle de la Trinité en 1376 ; à Joigny, un Hôtel-Dieu Notre-Dame pour les femmes pauvres, et une chapelle de la Conception accolée à l'église Saint-Thibault. De cette chapelle provient une statue qui est le plus beau cadeau de ce livre.



Étienne Porcher agenouillé, statue en pierre polychrome du dernier quart du XIV^e siècle, haute de 130 cm, église Saint-Thibault de Joigny. Une effigie d'époque, provenant de la chapelle qu'il avait fondée : le seul visage de ce livre qui soit celui d'un ancêtre.

Statue en pierre polychrome, 4^e quart du XIV^e siècle, église Saint-Thibault de Joigny, classée MH (Palissy PM89000643) · photographie publiée sur Wikimedia Commons, catégorie Saint-Thibault de Joigny, auteur et licence selon la notice

PORTRAIT

Un visage authentique

Dans le bas-côté sud de Saint-Thibault, sur une console portée par deux colonnettes, un homme est à genoux, les mains jointes³⁶. La statue date du dernier quart du XIV^e siècle, c'est-à-dire de la vie même d'Étienne Porcher ou des années qui suivent sa mort. Elle vient de la chapelle de la Conception qu'il avait fondée contre l'église ; elle est classée monument historique depuis le 16 janvier 1905.

Ce n'est pas un portrait au sens moderne : la sculpture funéraire du temps idéalise, et la polychromie a été reprise. Mais c'est bien Étienne Porcher que le sculpteur a voulu montrer, en orant, tourné vers l'autel de sa fondation. Après tant d'illustrations « de milieu », prudemment légendées, voici un ancêtre dont nous pouvons regarder le visage. L'église, reconstruite à partir de 1490, est réputée pour ses statues, notamment une Vierge à l'Enfant gothique³⁷.

Le titre de maître des garnisons de vins mérite d'être pris au sérieux. Le vin de la basse Bourgogne, celui d'Auxerre et de Joigny, descend vers Paris par l'Yonne et la Seine ; il remplit les celliers des grandes maisons et ceux du roi. Un marchand de Joigny connaît les vignes, les tonneliers, les bateaux et les péages ; il sait acheter à la vendange et faire arriver sans perte. C'est exactement ce dont l'hôtel du roi a besoin, et c'est sans doute ce qui fait sa fortune : la charge royale prolonge un métier marchand plus qu'elle ne le remplace.

Ces années de service sont aussi celles des plus graves crises du siècle. En 1356, Jean le Bon est fait prisonnier à Poitiers ; à Paris, le prévôt des marchands Étienne Marcel dresse la ville contre le dauphin Charles, régent du royaume, avant d'être tué le 31 juillet 1358. Étienne Porcher, sergent d'armes du roi, sert la couronne ; sa seconde épouse, Jeanne Cocatrix, est pourtant une cousine de Marcel³⁵. Les fidélités politiques et les alliances familiales ne se recouvrent pas toujours, et c'est peut-être une leçon de prudence que ces familles bourgeoises ont apprise tôt. L'anoblissement de 1364, quelques semaines après le sacre de Charles V, récompense en tout cas un serviteur dont le roi n'a pas douté.

Étienne a épousé en premières noces Agnès de Voisines, dont il a notamment Jean, notre ancêtre, et Dreux, secrétaire du roi. Remarié à Jeanne Cocatrix, une cousine d'Étienne Marcel, il meurt vers 1385. La notice qui lui est consacrée observe qu'il compte parmi les ancêtres de la plupart des familles marchandes et administratives d'Auxerre et de Joigny³⁵. Notre branche n'est qu'une de ces innombrables descendance ; elle a l'avantage d'être documentée génération après génération jusqu'à nous.

FONCTION

Que faisait un sergent d'armes ?

Les sergents d'armes forment, depuis Philippe Auguste, une petite troupe attachée à la personne du roi : ils le gardent, portent ses ordres, exécutent ses mandements, et l'on en trouve aussi chargés de missions financières ou d'approvisionnement. Leur corps a une mémoire collective : c'est pour accomplir un vœu fait à Bouvines, en 1214, que les sergents d'armes fondent à Paris l'église Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers, dont saint Louis pose la première pierre en 1229 ; une dalle sculptée qui commémore ce vœu est conservée au musée Carnavalet³⁸.

Dans notre généalogie, deux hommes portent cette qualité : Étienne Porcher, sergent d'armes de Charles V, et Erard de Voisines, à Sens. Il faut garder l'expression entière : elle ne correspond en rien au grade moderne de sergent.

À Sens, du sel et une prévôté

Agnès de Voisines, née vers 1330 à Sens, apparaît dans la généalogie familiale comme négociante en sel. Cette qualité mérite de rester près de son nom : elle lui donne une activité propre, alors que la suite des fonctions masculines pourrait facilement l'absorber. Le sel, au XIV^e siècle, est une marchandise fiscale autant qu'alimentaire, soumise depuis Philippe VI à la gabelle. Dans ce ménage, le vin et le sel se rencontrent : le mari pourvoit les celliers du roi, la femme vend ce qui conserve les viandes et que le roi taxe.

Son père, Miles de Voisines, mort en 1378, est prévôt royal de Sens : il rend la justice ordinaire et perçoit les revenus du roi dans la ville. Avant lui, Erard de Voisines est sergent d'armes et garde de la prévôté ; Pierre, bourgeois de Sens, a épousé Thiesse de Nantes. Plus haut encore, Renaud et Eudes de Voisines sont connus comme bienfaiteurs de l'hôpital de Sens ; Eudes vit encore après 1202. Avec lui, la branche atteint les premières années du XIII^e siècle : vingt-huit générations nous séparent de cet homme dont une institution charitable a gardé le nom.

Il faut se représenter ce que pèse Sens à l'époque des Voisines. La ville n'est pas une sous-préfecture tranquille de l'Yonne : elle est le siège d'un archevêché dont dépendent les évêchés d'Auxerre, de Chartres, de Meaux, de Nevers, d'Orléans, de Troyes — et de Paris. L'évêque de Paris reste le sufragant de l'archevêque de Sens jusqu'en 1622 ; ce n'est qu'alors que Paris devient archevêché, et Sens reçoit en compensation le titre de primat des Gaules et de Germanie³⁹. Pour une famille de bourgeois et d'officiers, la route de Sens à Paris n'est pas celle de la province vers la capitale : c'est celle d'une métropole ecclésiastique vers la ville du roi.



La cathédrale Saint-Étienne de Sens et son voisinage, le 26 septembre 2022. Commencée vers 1130–1135, elle compte parmi les premières cathédrales gothiques⁴⁰ ; c'est le grand repère de la ville des Voisines, des Porcher et des Chanteprime, sans qu'aucune maison ancestrale soit identifiée dans cette vue.

Photographie : François GOGLINS, 26 septembre 2022 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0

Les Chanteprime, gens de finance et de livres

La femme de Jehan Porcher, Jehanne de Chanteprime, ouvre une autre maison. Son ancêtre Jean de Chanteprime est noté bourgeois de Sens en 1332. Son fils Adam est procureur général du roi au bailliage de Sens et conseiller au Parlement ; il épouse Jehanne de Longuejolie. Leur fils Jehan fait l'une des belles carrières financières de son temps : receveur général des aides en 1381, maître à la Chambre des comptes du Dauphiné en 1382, receveur général des aides pour la guerre, trésorier des guerres, conseiller du roi, président de la Cour des aides en 1398, contrôleur général des finances de Charles VI en 1399, et garde du Trésor des chartes de 1399 à 1411⁴¹. Il tient les seigneuries de Champlost, d'Avrolles et de Pont-de-Bar.

Jehan de Chanteprime nous réserve une rencontre qui dépasse la liste de ses charges. Le 13 novembre 1400, à Paris, Laurent de Premierfait achève sa première traduction française du *De casibus virorum illustrium* de Boccace « pour et chez » Jean Chanteprime⁴². Premierfait, humaniste admiré de ses contemporains, traduira ensuite Cicéron et le *Décameron*⁴³. Les études consacrées aux manuscrits du temps replacent ces livres dans la culture des grands officiers royaux du début du XVe siècle : servir le pouvoir n'empêchait pas de faire copier, traduire et circuler des œuvres⁴⁴.

Je trouve ce voisinage particulièrement heureux. Au détour d'une branche que j'avais poursuivie pour retrouver une suivante, apparaît un ancêtre chez qui s'achève le travail d'un traducteur. Il serait assez comique d'en tirer une hérédité littéraire à six siècles de distance. Je préfère garder le fait à sa juste taille : un nom de notre arbre figure dans l'histoire d'un livre. Pour quelqu'un qui essaie d'en écrire un sur sa famille, cela suffit largement au plaisir.

Gillette de Dormans, sœur de deux chanceliers

Jehan de Chanteprime a épousé Gillette de Dormans, fille de Jean de Dormans, procureur au Parlement, et d'Antoinette d'Escot. Cette alliance place notre arbre à un étage très élevé du royaume. Les deux frères de Gillette sont en effet Jean et Guillaume de Dormans⁴¹. Jean, évêque de Beauvais en 1360, est chancelier de France sous Jean le Bon et Charles V, cardinal en 1368 ; il représente le régent lors du traité de Brétigny, meurt en 1373 et repose aux Chartreux de Paris⁴⁵. Guillaume lui succède comme chancelier. Le fils de Guillaume, Miles de Dormans, évêque de Beauvais et chancelier à son tour, est donc le neveu de Gillette.

En 1370, le cardinal fonde à Paris, sur la montagne Sainte-Geneviève, le collège de Dormans-Beauvais, destiné à loger et instruire des écoliers ; sa chapelle, élevée vers 1375, subsiste rue Jean-de-Beauvais⁴⁶. Ce collège deviendra l'un des plus réputés de l'Université.

La gravure du cardinal n'est pas un portrait d'après nature : publiée en 1660, elle restitue une figure trois siècles plus tard. Elle a cependant un statut précis dans ce livre : c'est l'image identifiée d'un proche parent d'une ancêtre, le frère de Gillette, et non un visage anonyme prêté à quelqu'un. Je la légende comme telle.

Le fils de Jehan et de Gillette, Pierre de Chanteprime, conseiller au Parlement, épouse Jeanne de Perreuse ; les notices le rattachent aussi à la châtellenie de Sens et à la seigneurie de Diant. Leur fille Jehanne épouse Jehan Porcher, conseiller aux requêtes du Palais, le fils d'Étienne et d'Agnès. La chambre des requêtes du Palais juge, au sein du Parlement, les causes des privilégiés qui ont le droit d'y porter leurs procès : Jehan Porcher, mort en 1429, y passe une carrière de juriste.



Le cardinal Jean de Dormans, frère de Gillette, dans *l'Histoire de tous les cardinaux françois*, Paris, 1660 : un portrait gravé rétrospectif, publié près de trois siècles après sa mort.

Leur fille Isabelle épouse le boucher Oudard de
La Dehors. La boucle parisienne se referme.

Gravure publiée dans l'*Histoire de tous les cardinaux français*, Paris, 1660 · Wikimedia Commons · domaine public



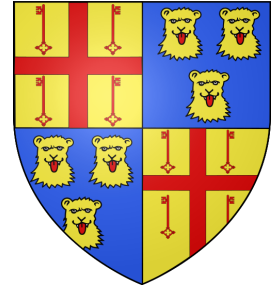
Chanteprime : d'or au chevron de sable accompagné de trois hures de sanglier du même.

Dessin : Pueblopassingby, 2018 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0



Porcher : de gueules à l'aigle d'argent aux ailes éployées, armes concédées le 4 septembre 1368.

Dessin réalisé pour ce livre.



Miles de Dormans, évêque de Beauvais, neveu de Gillette : écartelé de Beauvais et de Dormans.

Dessin : Jimmy44, d'après l'*Armorial de Gelre*, f. 52r · Wikimedia Commons · CC BY 3.0

HÉRALDIQUE

Lire les armes des Chanteprime, des Porcher et des Dormans

Chanteprime. « D'or » : le fond est jaune ou doré. « Au chevron de sable » : une pièce noire en forme de V renversé. « Accompagné de trois hures de sanglier du même » : trois têtes de sanglier, noires elles aussi, deux en haut et une en bas⁴¹.

Porcher. « De gueules » : fond rouge. « À l'aigle d'argent aux ailes éployées » : un aigle blanc, ailes grandes ouvertes. Ce sont les armes des anciens comtes de Joigny, concédées en 1368 au marchand anobli : un honneur local autant que royal³⁵.

Dormans. Les armes de Miles de Dormans, neveu de Gillette, sont « écartelées » : l'écu est divisé en quatre. Aux premier et quatrième quartiers, un fond d'or porte une croix rouge cantonnée de quatre clés : c'est Beauvais, son évêché. Aux deuxième et troisième, un fond d'azur porte trois têtes de léopard d'or à la langue rouge : c'est Dormans, sa famille. Une maison et une fonction réunies dans un seul écu.

Ces armes appartiennent aux maisons et aux personnes qui les ont portées ; elles ne deviennent pas celles de leurs descendants par les femmes. L'écu des Porcher est dessiné pour ce livre d'après le blasonnement de 1368.

Diant et Joigny : ce que les lieux ont gardé

Le château de Diant, dans le Gâtinais au nord-ouest de Sens, apporte un autre type de présence. Son histoire rencontre les Chanteprime, à qui la seigneurie est associée à la fin du XIV^e siècle. La notice de protection du ministère de la Culture distingue des éléments des XIII^e et XV^e siècles et un logis transformé jusqu'au XIX^e⁴⁷. La photographie montre l'état actuel d'un bâtiment qui a traversé bien d'autres propriétaires ; elle ne devient pas, par la magie d'une légende, la maison de chaque membre de la famille. Le lien est celui de l'histoire d'une seigneurie tenue par une maison alliée.



Le château de Diant, le 20 février 2019 : tours, murs et douves d'une seigneurie associée aux Chanteprime à la fin du XIV^e siècle.

Photographie : Thor19, 20 février 2019 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0



Joigny, la maison du Bailliage, le 12 août 2025 : le cadre urbain de la ville d'Étienne Porcher, sans attribution de propriété.

Photographie : Benjamin Smith, 12 août 2025 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0

De Sens à Paris, la carte fait apparaître des lieux proches, mais socialement très divers. Une route généalogique ne correspond pas à un déplacement accompli par une seule personne ; elle suit des alliances successives. À mesure que nous remontons, ce qui semblait être la branche d'un musicien devient une traversée du commerce, de la justice et de l'administration royale. Il est temps de redescendre — et de le faire en nommant celles par qui tout est passé.

CHAPITRE IX · LES ALLIANCES QUI TRANSMETTENT

Les femmes qui font tenir la chaîne

Il faut reprendre cette ascendance en prononçant les noms des femmes. Claude Despland. Geneviève Daumont. Marie Cheval. Marie Marcès. Marie Cochet. Jehanne de La Dehors. Isabeau de Luppé. Isabelle Porcher. Jehanne de Chanteprime. Gillette de Dormans. Agnès de Voisines. Leurs noms font passer le livre d'une famille à l'autre. Sans elles, les rameaux les plus développés resteraient étrangers les uns aux autres.

Les documents les saisissent souvent à l'occasion d'un mariage, d'une naissance ou d'une succession. Cela peut donner l'illusion qu'elles n'existent qu'au bord de la vie des hommes. Le mouvement réel de la généalogie montre leur rôle central : de Claude jusqu'aux bourgeois de Sens, chaque changement de milieu, chaque passage d'un métier à un autre se fait par une femme. Le patronyme Despland lui-même ne remonte que de deux générations ; tout le reste, les orfèvres, les bouchers, les officiers du roi, arrive par les mères.

Ce que les femmes apportent

Elles apportent des biens, d'abord, et les actes le disent sans détour. Marie Angélique de Veilhan apporte au baron d'Avrigny les terres de Moissy-Moulinot. Marie Cheval apporte au drapier une part que l'inventaire de 1608 doit isoler pour son fils mineur. Marie Marcès laisse en 1623 une succession où l'on convoque son petit-fils. Agnès de Voisines exerce un commerce en son nom. Jehanne de La Dehors, fille d'un copropriétaire de la Grande Boucherie, entre chez les orfèvres avec une parenté qui pèse.

Elles apportent aussi des relations. Isabeau de Luppé relie les bouchers au parquet du Châtelet. Gillette de Dormans fait des Chanteprime les beaux-frères de deux chanceliers de France. Geneviève Baillon fait entrer le cordier de l'artillerie et les Tartarin dans la famille d'un violon du roi. La baronne d'Avrigny, enfin, qui n'est pas notre ancêtre, devient la marraine d'une de nos ancêtres et lui donne ses prénoms.

Ce que le droit leur permettait

Le notaire que je suis ne peut parler de ces femmes sans dire le cadre juridique dans lequel elles vivaient. À Paris et dans une grande partie du Bassin parisien, la coutume organise le mariage en communauté : ce que les époux acquièrent ensemble leur appartient ensemble, tandis que les biens hérités restent propres à chacun. La femme mariée ne peut, en principe, contracter seule ; il lui faut l'autorisation de son mari. Mais elle n'est pas sans droits : elle a sa part dans la communauté, et le douaire lui assure, si elle survit, la jouissance d'une partie des biens de son époux.

C'est la veuve qui retrouve la pleine capacité. Elle gère, plaide, vend, se remarie, tutrice de ses enfants mineurs. Isabeau de Luppé, veuve d'Étienne de La Dehors, épouse ensuite Étienne Picard ; Marie Marcès survit plus de trente ans à son mari Charles Cheval, mort avant 1591, et sa succession, en 1623, met en mouvement toute une parenté. Les inventaires, les tutelles et les contrats qui nous permettent de les retrouver sont précisément les actes par lesquels le droit protégeait les femmes et les enfants au moment où la mort ou le mariage rebattait les cartes.

Marie Cheval, toujours nommée

Marie Cheval est déjà morte lorsque l'inventaire de 1608 nous ouvre sa maison. Ce serait pourtant une erreur de la faire sortir aussitôt du récit. Son nom revient dans la représentation de son fils, puis dans la succession de Marie Marcès en 1623. Elle continue de relier l'enfant à une parenté et à des droits. Les actes la maintiennent dans la phrase parce que, sans elle, on ne saurait plus correctement désigner la place du mineur.

La répétition du prénom Marie peut donner une impression d'uniformité. Dès que l'on suit les couples et les générations, chacune reprend sa place : Marie des Caulx auprès d'Hubert Lhomme ; Marie Cochet auprès de Jehan Marcès ; Marie Marcès auprès de Charles Cheval ; Marie Cheval auprès du drapier ; Marie Angélique La Humière auprès du marchand de Coulanges. Le prénom revient, mais les maisons et les relations changent.

Les sœurs et les enfants morts

Chez Claude, les deux filles survivantes empêchent de réduire la famille à la seule ligne dont je descends. Marie Angélique conduit aux Gagneux ; Marie Catherine conduit à Pierre Coquille et au contrat de 1701. Nous devons à cette seconde union l'une des pièces les plus précieuses du dossier. Une sœur qui ne figure pas dans ma ligne directe a donc rendu l'histoire de mon ancêtre plus lisible. Les branches latérales ont parfois cette générosité documentaire.

Quant à Élisabeth Louise, elle ne transmet pas de descendance. Son acte de sépulture demeure pourtant dans le livre, à côté des baptêmes et des contrats. Une histoire familiale ne peut réserver sa place aux seules personnes qui ont conduit jusqu'à nous. Ce serait demander à un enfant mort à douze jours de justifier sa présence par l'utilité qu'il aurait eue pour notre arbre.

Les documents ne conservent pas la même part de chaque existence. Agnès de Voisines a un métier ; Isabelle Porcher n'a qu'un mari et un père. La narration doit leur donner leur place sans leur distribuer artificiellement des biographies de même longueur. Un arbre peut sembler remonter par des hommes lorsqu'on le regarde trop vite. Dès qu'on le lit vraiment, les femmes font circuler l'histoire : elles lui donnent ses bifurcations, ses maisons successives, ses noms nouveaux et, souvent, ses documents les plus précieux.

CHAPITRE X · 1695 – AUJOURD'HUI

De Claude jusqu'à moi

La branche Despland ne demeure pas suspendue au XVII^e siècle. Elle rejoint notre famille par Marie Angélique La Humière, la jumelle survivante de 1677, épouse de François Gagneux. Il a fallu des centaines de pages d'actes pour la remonter ; elle se re-descend en douze noms.

Coulanges, Versailles, les Gobelins

Coulanges-sur-Yonne est le premier lieu de cette descente. François Gagneux y est marchand, sur la rivière qui fait descendre vers Paris le bois flotté du Morvan. Son mariage avec Marie Angélique, en 1695, réunit une fille de la maison d'Asnières et un homme du commerce local. La photographie de l'église Notre-Dame, prise en 2015, replace le nom dans une ville actuelle ; elle offre un point de départ pour une visite.

Coulanges vit au rythme de la rivière. Au XVII^e siècle, le bois coupé dans le Morvan descend la Cure et l'Yonne jusqu'à Paris, d'abord en bûches perdues que l'on rassemble aux ports de flottage, puis en grands trains de bois assemblés et conduits par des floteurs⁵. Les marchands de Coulanges et de Clamecy vivent de ce commerce et de tout ce qui l'accompagne. Quand Marie Angélique y suit son mari, la maison d'un marchand est un poste avancé de l'approvisionnement de la capitale : les bûches qui chauffent Paris passent sous ses fenêtres.

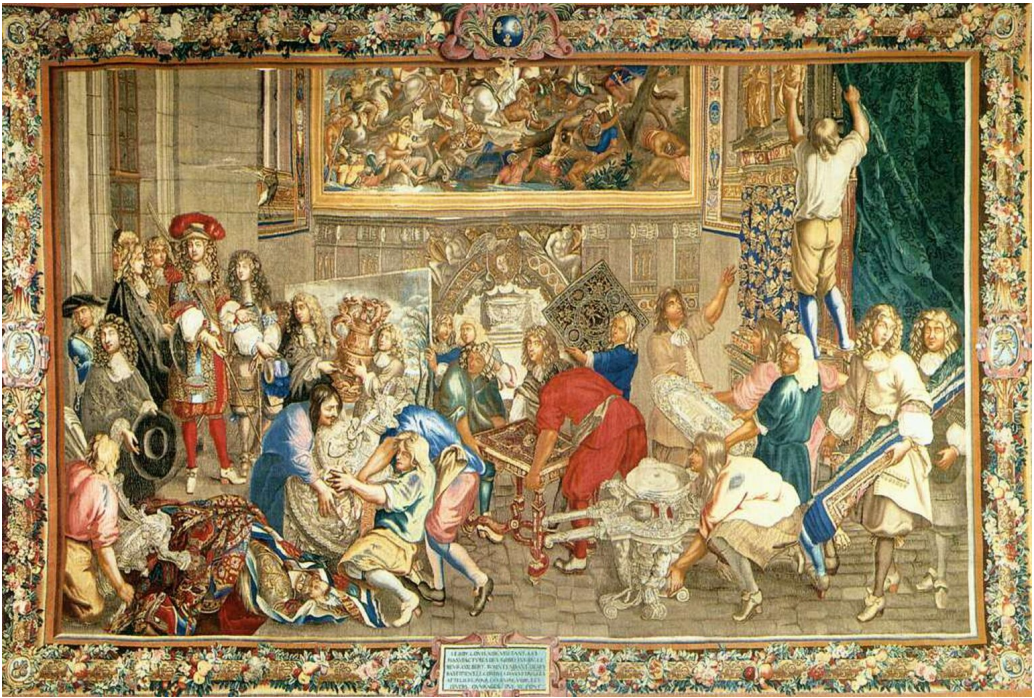
Leur fils, Jean Baptiste Gagneux, quitte l'Yonne pour Paris. Bourgeois de Paris, il se marie le 22 juin 1732 à Versailles avec Madeleine Bernarde Besson, fille d'Anthoine Besson et d'Éléonore Couneault, venue de Saône-et-Loire. Le petit-fils de la suivante revient dans la ville d'où sa grand-mère était partie. Les familles font parfois ces allers-retours sans les commenter.

Leur fille, Reine Marguerite Gagneux, épouse en 1754 Jean Charles Bessin, compagnon tapissier pensionnaire du roi à la manufacture des Gobelins, au faubourg Saint-Marcel. Elle meurt jeune, avant août 1757, laissant deux filles. L'inventaire dressé alors dénombre cinq chaises de paille, une table, une petite pendule, des livres et des images. Ces objets ont une vertu que les grands titres possèdent rarement : ils donnent immédiatement la mesure d'un intérieur. Après les tours de Diant et les armes des Chanteprime, la petite pendule ramène l'histoire à la taille d'une pièce.



Coulanges-sur-Yonne, l'église Notre-Dame, le 10 août 2015 : la ville de François Gagneux, marchand, époux de Marie Angélique La Humière.

Photographie : Wayne77, 10 août 2015 · Wikimedia Commons · CC BY-SA 4.0



Louis XIV visitant la manufacture des Gobelins le 15 octobre 1667, tapisserie de l'*Histoire du Roi* tissée aux Gobelins d'après Charles Le Brun. La manufacture où travaillera, un siècle plus tard, Jean Charles Bessin, gendre des Gagneux ; une image de l'institution, non de ses ouvriers.

Tapisserie de la tenture de l'*Histoire du Roi*, manufacture des Gobelins, d'après Charles Le Brun · Wikimedia Commons (Web Gallery of Art) · domaine public

Après les cordes du musicien, les étoffes du drapier et les fils d'or des doreurs, les fils de la tapisserie reviennent dans l'histoire. Ce rapprochement ne fabrique pas une vocation héréditaire ; il permet de regarder la diversité des travaux dont notre famille est issue. Les Bessin et les Lingée des Gobelins ont leur propre chapitre dans le livre familial ; je ne fais ici que traverser leur maison.

Douze passages

De Madeleine Reine Bessin, née en 1755 et mariée en 1778 à un Lefebvre, la ligne passe à Reine Élisabeth Lefevre, née en 1781, puis à Adélaïde Cambray, née en 1818, à Henri René Cadet, né en 1847, à Gabrielle Henriette Marie Cadet, née en 1885, et à Bernard Christian Albert Vargues, mon grand-père, né en 1921 et mort en 2003. Elle arrive ensuite à ma mère, dont je garde ici la vie privée, et à moi. Leurs prénoms se transmettent en partie ; leurs noms déplacent le regard. Celui qui chercherait seulement les Despland ne trouverait plus le chemin ; celui qui suit les personnes retrouve une succession régulière.

3 451	Claude Françoise Charlotte Despland	suivante de la baronne d'Avrigny · † 1713
1 725	Marie Angélique La Humière	née en 1677 · épouse François Gagneux en 1695
862	Jean Baptiste Gagneux	bourgeois de Paris · épouse Madeleine Bernarde Besson en 1732
431	Reine Marguerite Gagneux	épouse Jean Charles Bessin, tapissier des Gobelins, en 1754
215	Madeleine Reine Bessin	née en 1755
107	Reine Élisabeth Lefevre	née en 1781
53	Adélaïde Cambray	née en 1818
26	Henri René Cadet	né en 1847
13	Gabrielle Henriette Marie Cadet	née en 1885
6	Bernard Christian Albert Vargues	1921–2003 · mon grand-père
3	Ma mère	génération privée
1	Fabian Regairaz	notaire, auteur de ce livre

Les numéros sont ceux de mon arbre (numérotation Sosa : le père d'une personne porte le double de son numéro, la mère le double plus un). Pierre Desplas dit Beaulieu y porte le numéro 6 902, à la treizième génération ; Étienne Porcher, le 7 068 612, à la vingt-troisième ; Eudes de Voisines, le 452 391 232, à la vingt-neuvième.

Cette suite se lit en quelques secondes. Les vies qu'elle rassemble ont occupé des siècles. Chacune est un passage réel : une personne a eu un enfant, qui a grandi et transmis à son tour. C'est ce que la généalogie a de plus simple et de plus vertigineux. Il faut parfois un long travail pour pouvoir écrire une ligne aussi courte.

Ce qu'un notaire lit dans ces actes

Je suis notaire. Il m'est difficile de rester indifférent devant une phrase de 1623 qui distingue un père, un fils mineur et une mère défunte, ou devant un contrat de 1701 qui prévoit quatre années de logement pour un jeune ménage. Je reconnais la nécessité de nommer exactement les personnes pour régler ce qui les concerne, et la prudence qui fait inscrire, dans une minute, ce que l'on espère sans pouvoir le garantir. La langue et les institutions ont changé ; l'attention portée aux liens demeure intelligible. C'est peut-être, dans cette longue histoire, la proximité qui m'étonne le moins et me touche le plus.

Pour mes enfants, ces noms ne sont pas destinés à devenir une récitation. J'aimerais plutôt qu'un jour l'un d'eux entre dans Saint-Eustache, lève les yeux vers la tour Saint-Jacques, traverse le Pont au Change ou s'arrête devant un homme agenouillé dans une église de Joigny, avec une curiosité supplémentaire. Une ville cesse d'être tout à fait anonyme lorsqu'une histoire familiale y a laissé des personnes.

Il y a donc deux mouvements dans ces pages. Le premier remonte, depuis Claude, vers les familles qui l'ont précédée. Le second redescend, de personne en personne, jusqu'aux miens. Sans la remontée, il manquerait des siècles ; sans le retour, nous aurions simplement visité de belles archives. Reste à dire comment ces pages ont été possibles.

CHAPITRE XI · ITINÉRAIRES

Sur les pas de la branche

Une histoire de famille se lit aussi avec les pieds. La plupart des lieux de ce livre existent encore, transformés, rebâti, parfois réduits à un nom de rue ; on peut les relier en une journée à Paris, et en deux journées le long de l'Yonne. Voici les deux itinéraires que je propose à mes enfants, avec ce que l'on y voit et ce que l'on n'y verra plus.

Une journée à Paris, des Halles au Marais



Plan schématique du Paris de la branche Despland. Les positions sont indicatives ; aucune maison ancestrale n'est localisée avec précision, à l'exception des édifices publics.

Carte réalisée pour ce livre ; fond : coordonnées des communes, tracés simplifiés.

1. Saint-Eustache. On commence par l'église des baptêmes, où Pierre Desplas dit Beaulieu présente quatre enfants entre 1633 et 1643. La nef et le chœur sont ceux qu'il a connus, consacrés en

avril 1637 ; la façade, plus tardive, ne l'est pas. En sortant par le jardin, on tourne le dos à l'emplacement des anciennes Halles.

2. La rue de la Cossonnerie. À quelques minutes à l'est, la petite rue qui ouvre sur le boulevard de Sébastopol garde le tracé de la *via Cochonneria* du XIIe siècle. Il faut chercher l'enseigne du pourceau au musée de Cluny, sur la rive gauche, si l'on veut voir ce que les apprentis du temps de Pierre étaient contraints d'embrasser.

3. La rue Saint-Honoré et la rue des Déchargeurs. En revenant vers l'ouest, on prend la rue Saint-Honoré, celle du drapier Pierre Desplasse et de la maison de la Sirène, qu'aucune plaque ne signale. La rue des Déchargeurs, toute proche, abritait le bureau des marchands drapiers ; il faudra aller au Marais pour en voir la façade.

4. Le Châtelet et la tour Saint-Jacques. En descendant vers la Seine, on gagne la place du Châtelet. La forteresse où siégeaient Pierre de La Dehors et Jacques de Luppé a disparu, comme la Grande Boucherie de leurs parents ; la tour Saint-Jacques, que les bouchers ont aidé à bâtir entre 1509 et 1523, se dresse à deux pas, seule survivante de leur paroisse.

5. Le Pont au Change et le Palais. On traverse vers l'île de la Cité par le Pont au Change, où naquit Marie Marcès en 1561. Le pont est du Second Empire, mais le passage est le même. En face, le Palais de justice a remplacé le Palais où Jehan Porcher jugeait aux requêtes, et où Abraham Bosse a gravé sa galerie de boutiques. La Sainte-Chapelle et la Conciergerie donnent l'échelle de ce que fut ce palais médiéval.

6. Saint-Séverin et la rue de la Huchette. Sur la rive gauche, l'église Saint-Séverin, paroisse de naissance d'Edme Tartarin, maître rôtisseur, ouvre sur la rue de la Huchette, où les rôtisseurs du XVIIe siècle tenaient boutique. Les rôtisseries ont laissé place aux restaurants ; le métier n'a pas tout à fait démenagé.

7. La chapelle du collège de Beauvais. En remontant la montagne Sainte-Genève, la rue Jean-de-Beauvais conserve la chapelle du collège fondé en 1370 par le cardinal Jean de Dormans, frère de Gillette. C'est le plus ancien édifice de ce parcours qui ait été voulu par un membre de la famille élargie.

8. Le Marais : Carnavalet et Sainte-Catherine. On termine au musée Carnavalet, où sont réunis la façade du bureau des drapiers remontée en 1872, la dalle du vœu des sergents d'armes et les vues du Pont au Change et du Châtelet reproduites dans ce livre. À deux rues, la place du Marché-Sainte-Catherine occupe l'emplacement du couvent fondé par les sergents d'armes après Bouvines⁴⁸. Étienne Porcher, sergent d'armes de Charles V, appartenait à ce corps.

Je ne mentionne l'Arsenal, siège de l'artillerie royale dont dépendait le cordier Bernard Baillon, que pour mémoire : sa bibliothèque se visite, ses corderies ont disparu depuis longtemps.

Deux journées dans l'Yonne et la Nièvre



Les lieux de la branche, de Paris aux pays de l'Yonne. Carte établie pour ce livre d'après les coordonnées des communes ; tracés des rivières simplifiés.

Carte réalisée pour ce livre ; fond : coordonnées des communes, tracés simplifiés.

Sens. On entre dans le pays des Voisines par la cathédrale Saint-Étienne et le palais synodal, puis l'on se promène dans une ville qui fut, jusqu'en 1622, la métropole ecclésiastique de Paris. Miles de Voisines y était prévôt royal ; sa fille Agnès y vendait du sel.

Diant. Une courte excursion vers le nord-ouest conduit aux tours et aux douves du château de Diant, associé aux Chanteprime à la fin du XIV^e siècle. Le château est une propriété privée : on le regarde depuis l'extérieur.

Joigny. En remontant l'Yonne, Joigny est la halte la plus émouvante du voyage. Dans l'église Saint-Thibault, au bas-côté sud, Étienne Porcher est agenouillé depuis plus de six siècles. On peut ensuite chercher, dans la vieille ville, les maisons à pans de bois et la mémoire de l'Hôtel-Dieu qu'il fonda pour les femmes pauvres.

Auxerre, Coulanges, Clamecy. La vallée conduit à Auxerre, berceau des Chanteprime selon la généalogie familiale, puis à Coulanges-sur-Yonne, ville de François Gagneux, et à Clamecy, où Catherine La Humière s'installe en 1701 avec un marchand épicier. Le portail de la collégiale Saint-Martin, à Clamecy, est contemporain des notaires de la ville.

Asnières-sous-Bois et Moissy-Moulinot. On achève par le village de Claude : l'église Saint-Sulpice d'Asnières, où furent baptisées les jumelles et où Claude fut inhumée en 1713, puis, à quelques kilomètres, Moissy-Moulinot et le château venu aux barons d'Avrigny par le mariage de Marie Angélique de Veilhan. Vézelay n'est pas loin ; il est permis d'y monter, même si aucun ancêtre de ce livre ne nous y attend.

Ces itinéraires ne prétendent pas reconstituer un trajet que nos ancêtres auraient accompli. Ils relient des lieux que des alliances successives ont fait entrer dans une même histoire. C'est leur seule logique, et elle suffit.

CHAPITRE XII · UNE ENQUÊTE À PLUSIEURS VITESSES

Le travail humain et l'intelligence artificielle

I faut enfin raconter comment cette branche a repris vie. Elle s'inscrit dans un travail commencé bien avant les outils qui m'accompagnent aujourd'hui. Les dossiers se sont accumulés, les actes ont été retrouvés, des lectures ont été proposées puis discutées. Rien de cela ne ressemble à une réponse tombée d'un écran après une seule question.

Le rapport de recherche remis en novembre 2024 par Bonne Pioche Généalogie avait déjà apporté des pièces et décrit les dépouillements menés autour du notariat de Clamecy ; il avait notamment retrouvé le contrat de Catherine. Les reprises de 2026 ne sont donc pas parties d'un écran vide : elles ont travaillé sur une matière patiemment rassemblée. Cette antériorité compte. L'instrument le plus rapide reste tributaire de la page qu'on lui donne à lire.

Ce que la machine a changé

L'intelligence artificielle a d'abord changé le rythme. Elle a permis de remettre côte à côte des pièces dispersées, de comparer des variantes de noms, de préparer des chronologies et de confronter des scénarios. Elle a aussi servi d'interlocuteur : on lui soumet une lecture, on la conteste, on lui montre un autre extrait, puis on recommence. La fatigue d'une enquête vient souvent moins de l'énigme que de devoir réinstaller sans cesse tout le dossier autour d'elle ; l'outil, lui, acceptait qu'on lui redonne le même problème pour la dixième fois.

Certains progrès ont porté sur des détails très concrets. Le prénom Louis a été distingué de celui du père dans la fin de l'acte Bidault. L'inhumation d'Élisabeth Louise a été relue au 10 octobre. Les marraines des jumelles ont été différenciées. Les graphies Desplan, Desplant, Desplantes et de Torrent ont été comparées dans des documents de nature différente. Une correction peut sembler minuscule ; plusieurs corrections rapprochées changent la solidité d'un récit.

CE QUE L'IA A PERMIS DE RAPPROCHER

Cinq rapprochements, cinq vérifications

1. **Les graphies.** Desplan, Despland, Desplant, Desplantes, de Torrend, de Torrent, alignées acte par acte avec le mari, les enfants et le lieu : une seule femme.
2. **Le baron.** La relecture des baptêmes de 1677 a fait sortir le nom complet du maître de maison, César du Puy, baron d'Avrigny, seigneur d'Asnières, Moissy et Moulinot ; une notice nivernaise confirme que les terres de Moissy lui sont venues en 1667 par son mariage avec Marie Angélique de Veilhan.
3. **Le parrain.** Le « Camille Savary » de 1677 a été rapproché du comte de Brèves né en 1663, et de la Catherine de Guiscard présente au mariage de 1695.
4. **Les dates impossibles.** Les arbres en ligne, recopiés de proche en proche, donnaient à une aïeule cent quinze ans de vie, faisaient naître une mère trente-sept ans après son fils et un père vingt-quatre ans seulement avant le mariage de sa fille. La machine a signalé ces incohérences ; ce livre n'imprime aucune de ces dates.
5. **Les images.** La recherche iconographique a retrouvé dans la base Palissy la statue d'Étienne Porcher à Joigny, une effigie du XIV^e siècle, et écarté les visages anonymes.

Chaque rapprochement a été vérifié sur la pièce ou sur une source publiée. La filiation présentée est celle de ma généalogie validée.

Ce qui m'est resté

Dans cette enquête, ma part a été de persister, de réunir les pièces, de refuser les réponses trop rapides et de décider après confrontation. L'IA a apporté de la vitesse, de l'ordre et des rapprochements. Elle a aussi fourni des propositions qu'il a fallu reprendre, et parfois écarter : il lui arrivait de répondre avec plus d'assurance que la page n'en autorisait. Il fallait alors revenir au document. Je n'avais pas besoin d'une conclusion éloquente à chaque étape ; j'avais besoin que le travail avance. On peut apprécier un collaborateur sans lui confier les clés de la maison dès qu'il sait prononcer le nom du propriétaire.

La reprise du baptême Bidault est un bon exemple de ce travail à petite échelle. Le prénom d'un signataire et la signature de Claude ne sont pas la même information. En revenant à la fin d'acte, on a mieux distingué ce qu'elle montrait. De même, séparer les deux marraines de 1677 a rendu à chacune des jumelles son entourage exact. Ces opérations n'avaient rien de spectaculaire. Leur accumulation a pourtant changé la netteté de toute la famille.

L'ouverture de la branche a ainsi été moins un éclair qu'un changement progressif de visibilité. Une signature cessait d'être isolée ; une famille de musiciens trouvait sa place ; une succession ra-

menait une mère, un fils et un drapier dans la même phrase ; un baron sortait de l'abréviation où le curé l'avait rangé. Les outils ont changé la vitesse de l'enquête. Ils n'ont pas supprimé le plaisir très ancien de reconnaître enfin un nom dans une page que l'on croyait connaître.

CE QUI RESTE

Un nom de sa main, des vies à transmettre

Je reviens à la signature de Claude. Après les arbres, les charges, les maisons et les blasons, elle garde une force particulière. Quelqu'un a tenu la plume. La trace est assez petite pour tenir au bas d'un acte et assez durable pour nous avoir conduits jusqu'à elle. Après tant de tableaux, de variantes et de retours aux actes, elle paraît presque tranquille. C'est nous qui avons eu du mal à la rejoindre.

Ce livre ajoute des siècles à l'histoire familiale. Il ajoute surtout des présences. La maison de la Sirène conserve son enseigne ; Pierre retrouve son luth ; Claude, son père, son entourage et ses filles ; Étienne Porcher, son visage de pierre. Les noms ont cessé d'être des cases éloignées. Ils composent un morceau de notre histoire que nous pouvons, à notre tour, laisser ouvert à ceux qui viendront.

ANNEXE I

Lire les actes de 1677

Les reproductions du chapitre II se lisent mieux avec une transcription. Celle-ci respecte l'ordre des mots ; l'orthographe est modernisée pour la lecture, les abréviations sont développées, la ponctuation ajoutée. Les passages incertains sont signalés entre crochets. Elle est le résultat de plusieurs relectures, et elle reste perfectible : un lecteur plus habile y trouvera peut-être un mot de mieux.

Baptême de Marie Angélique, 30 septembre 1677

Marie Angélique, fille de honorable homme François La Humière, homme de chambre de monsieur le baron d'Avrigny, et de honnête demoiselle Claude Françoise Charlotte de Torrend, demoiselle suivante de haute et puissante dame Marie Angélique de Veilhan, femme dudit seigneur d'Avrigny, a été baptisée par moi curé soussigné le jeudi trentième septembre mil six cent soixante-dix-sept, et née le vingt-huit dudit mois. Son parrain messire Camille Savary, fils de haut et puissant seigneur messire Camille Savary, seigneur comte de Brèves [et autres lieux] ; sa marraine haute et puissante dame Marie Angélique de Veilhan, femme de messire César du Puy, seigneur baron d'Avrigny, Asnières, Moissy, Moulinot [et autres lieux] ; ainsi signé : Marie Angélique de Veilhan, Camille Savary [de Brèves], François La Humière, Robineau, curé.

Baptême d'Élisabeth Louise, le même jour

Élisabeth Louise, fille de honorable homme François La Humière, homme de chambre de monsieur le baron d'Avrigny, et de honnête demoiselle Claude Françoise Charlotte de Torrend, demoiselle suivante de haute et puissante dame Marie Angélique de Veilhan, femme dudit seigneur d'Avrigny, a été baptisée par moi curé soussigné le jeudi trentième septembre audit an 1677, et née le vingt-huit dudit mois. Son parrain a été haut et puissant seigneur messire César du Puy, baron d'Avrigny, Asnières, Moissy, Moulinot et autres lieux ; la marraine demoiselle Élisabeth de Veilhan, fille de défunt messire [Anthoine] de Veilhan et de haute et puissante dame [...], veuve, dame de [Launay] et autres lieux, qui ont tous signé avec moi. Robineau, curé.

Inhumation d'Élisabeth Louise, 10 octobre 1677

Élisabeth Louise La Humière, fille de François [La Humière], homme de chambre de monsieur le baron d'Avrigny, et de demoiselle Claude Françoise Charlotte de Torrend, a été inhumée dans l'église de céans par moi curé soussigné le [...] dixième octobre audit an 1677. Ont assisté à son convoi ledit La Humière, [maître ..., lieutenant d'Asnières et d'Avrigny,] et Pierre [...], qui ont signé. Robineau, curé.

Ce que ces trois textes apprennent

Le vocabulaire des qualités est d'une grande précision. François est « honorable homme », la formule des marchands et des bourgeois ; Claude est « honnête demoiselle », ce qui la place au-dessus d'une simple servante ; le baron et sa femme sont « haut et puissant seigneur » et « haute et puissante dame ». Le curé écrit une hiérarchie en même temps qu'un événement.

Les deux actes de baptême sont presque identiques : même formule, mêmes parents, même date. Seuls changent les parrains et marraines. Le curé a pris soin d'équilibrer les honneurs : pour l'une, le fils d'un comte et la baronne ; pour l'autre, le baron et une demoiselle de la famille de sa femme. Rien ne dit mieux que les jumelles furent accueillies par toute la maison.

L'inhumation, enfin, est l'acte le plus court. On n'y trouve ni âge ni cause ; seulement le nom de l'enfant, celui de ses parents, le lieu — l'église même — et ceux qui l'ont accompagnée. Douze jours plus tôt, le même curé avait écrit deux longues phrases pleines de titres.

ANNEXE II

Petit glossaire

Acquêts et conquêts

Biens acquis pendant le mariage, qui tombent dans la communauté des époux, par opposition aux propres reçus par héritage.

Aune

Mesure de longueur des étoffes ; l'aune de Paris valait un peu moins de 1,20 mètre.

BMS

Registres paroissiaux de baptêmes, mariages et sépultures, tenus par les curés avant l'état civil de 1792.

Bosselier

Artisan qui travaille le métal en relief, au repoussé.

Chœur (d'un luth)

Corde ou paire de cordes accordées ensemble et jouées comme une seule.

Communauté de métier

Corporation qui règle l'apprentissage, la maîtrise et le contrôle d'un métier ; ses responsables sont les jurés ou gardes.

Cordier

Fabricant de cordes et de cordages ; « ordinaire de l'artillerie », il fournit régulièrement le service du roi.

Demoiselle suivante

Femme attachée à la personne d'une dame pour l'accompagner.

Drapier

Marchand d'étoffes de laine ; les marchands drapiers formaient le premier des Six Corps de Paris.

Enseigne

Emblème peint ou sculpté qui désignait une maison avant la numérotation des rues.

Homme de chambre

Serviteur attaché à la personne du maître, dans ses appartements.

Inventaire après décès

Acte notarié décrivant et estimant les biens d'une communauté dissoute par un décès, surtout lorsqu'il y a des mineurs.

Juré, juré garde

Maître élu ou désigné pour veiller au respect des règles d'une communauté de métier.

Lieutenant criminel

Magistrat du Châtelet jugeant les affaires criminelles au nom du prévôt de Paris.

Maître

Artisan reçu dans sa communauté après apprentissage et examen, autorisé à tenir boutique et former des apprentis.

Mercier

Marchand d'objets de parure et de petites fournitures, à qui il était interdit de fabriquer.

Monnayeur du Serment de France

Membre de la corporation héréditaire et privilégiée des ouvriers et monnayeurs des ateliers monétaires du roi.

Prévôt royal

Officier qui rend la justice ordinaire et administre les droits du roi dans une ville ou une circonscription.

Principal (d'une rente)

Capital d'une rente, distinct des arrérages qu'elle produit chaque année.

Procureur du roi

Magistrat qui défend les intérêts du roi et de la justice devant une juridiction, comme le Châtelet.

Requêtes du Palais

Chambre du Parlement de Paris jugeant les causes de ceux qui avaient le privilège d'y porter leurs procès.

Sergent d'armes

Membre d'une troupe attachée à la personne du roi, chargée de sa garde et de missions de confiance.

Sosa

Numérotation des ancêtres : le père d'une personne porte le double de son numéro, la mère le double plus un.

Subrogé tuteur

Personne chargée de surveiller la gestion du tuteur et de défendre le mineur lorsque ses intérêts s'opposent aux siens.

Violon ordinaire de la chambre

Musicien titulaire d'une charge dans la bande des violons du roi.

ANNEXE III

Arbres, chronologie et sources

Les filiations ci-dessous suivent la généalogie familiale validée. Elles se lisent de haut en bas, de l'ancêtre vers le descendant ; les numéros d'arbre renvoient de l'un à l'autre.

I. Au cœur de la branche : de Pierre Desplases à Marie Angélique

Lecture descendante : chaque couple conduit à l'enfant indiqué au-dessous.

Pierre Desplases × Marie Cheval

marchand drapier, maison de la Sirène · mariage en février 1604



Pierre Desplas dit Beaulieu × Geneviève Daumont

joueur de luth · elle est fille de François Aulmont, violon ordinaire de la chambre du roi, et de Geneviève Baillon



Claude Françoise Charlotte Despland × François La Humière

suivante de la baronne d'Avrigny · homme de chambre du baron



Marie Angélique La Humière × François Gagneux

jumelle née en 1677 · mariage à Asnières, 17 juillet 1695

2. Les orfèvres et le drapier

Par Marie Cheval, la branche rejoint deux lignées de maîtres orfèvres et un chirurgien juré.

Hubert Lhomme × Marie des Caulx
maître doreur bosselier



Perrette Lhomme × Thomas Marcès
maître orfèvre à Paris



Jehan Marcès × Marie Cochet
maître orfèvre (vers 1520–1583) · elle est fille de Jehan Cochet, maître orfèvre, et de Jehanne de La Dehors



Marie Marcès × Charles Cheval
née au Pont au Change en 1561, † 1623 · lui, marchand mercier feronnier, fils de Germain Cheval, chirurgien juré, et de Jeanne Dumesnil



Marie Cheval × Pierre Desplasse
† 1608 · inventaire du 22 décembre 1608

3. Les Dumesnil, Boucher et Videron

Le rameau de Jeanne Dumesnil, mère de Charles Cheval.

Pierre Videron × Nicole N.
maréchal à Claye-Souilly, † 1497



Jeanne Videron × Jean Boucher



Girarde Boucher × Étienne Dumesnil
marchand



Jeanne Dumesnil × Germain Cheval
chirurgien juré à Paris



Charles Cheval × Marie Marcès
rejoint l'arbre 2

4. De Sens à la Grande Boucherie

La plus longue remontée du livre : des bienfaiteurs de l'hôpital de Sens jusqu'aux orfèvres parisiens.

Eudes de Voisines

bienfaiteur de l'hôpital de Sens, vivant après 1202



Laurent de Voisines × Étienne



Renaud de Voisines

bienfaiteur de l'hôpital de Sens



Pierre de Voisines × Thiesse de Nantes

bourgeois de Sens



Erard de Voisines × Philomène d'Allement

sergent d'armes, garde de la prévôté



Miles de Voisines × Jeanne de Camp

prévôt royal de Sens, † 1378



Agnès de Voisines × Étienne Porcher

négociante en sel · sergent d'armes, maître des garnisons de vins, anobli en 1364



Jehan Porcher × Jehanne de Chanteprime

conseiller aux requêtes du Palais, † 1429 · voir l'arbre 5



Isabelle Porcher × Oudard de La Dehors

maître boucher, juré garde du métier, † 1472 · fils d'un La Dehors et d'une Testart



Jehan de La Dehors

maître boucher de la Grande Boucherie, bourgeois de Paris, † 1473



Pierre de La Dehors × Marie Arnoult

avocat au Parlement, monnayeur du Serment de France, lieutenant criminel du prévôt de Paris



Étienne de La Dehors × Isabeau de Luppé

marchand boucher, copropriétaire de la Grande Boucherie · elle est fille de Jacques de Luppé, procureur du roi au Châtelet, et de Catherine Le Secq



Jehanne de La Dehors × Jehan Cochet

maître orfèvre



Marie Cochet × Jehan Marcès

rejoint l'arbre 2

5. Les alliances Chanteprime et Dormans

Le rameau de Jehanne de Chanteprime, épouse de Jehan Porcher.

Jean de Chanteprime × Louise de La Mothe

bourgeois de Sens en 1332



Adam de Chanteprime × Jehanne de Longuejume

procureur du roi au bailliage de Sens, conseiller au Parlement



Jehan de Chanteprime × Gillette de Dormans

trésorier et contrôleur général des finances · elle est fille de Jean de Dormans, procureur au Parlement, et d'Antoinette d'Escot, sœur du cardinal Jean et du chancelier Guillaume



Pierre de Chanteprime × Jeanne de Perreuse

conseiller au Parlement



Jehanne de Chanteprime × Jehan Porcher

rejoint l'arbre 4

Chronologie

après 1202 Eudes de Voisines, bienfaiteur de l'hôpital de Sens

La plus ancienne génération connue de la branche.

1332 Jean de Chanteprime, bourgeois de Sens

Premier jalon des Chanteprime.

1364 Lettres de noblesse d'Étienne Porcher

Le marchand de Joigny est anobli par Charles V ; armes concédées en 1368.

1370 Fondation du collège de Dormans-Beauvais

Par le cardinal Jean de Dormans, frère de Gillette.

1378 Mort de Miles de Voisines

Prévôt royal de Sens, père d'Agnès.

1400 Premierfait achève sa traduction de Boccace

Le 13 novembre, « pour et chez » Jean Chanteprime.

1416–1418 La Grande Boucherie abattue puis rétablie

Après la révolte cabochienne de 1413.

1429 Mort de Jehan Porcher

Conseiller aux requêtes du Palais.

1472–1473 Morts d'Oudard et de Jehan de La Dehors

Maîtres bouchers de la Grande Boucherie.

1509–1523 Construction de la tour Saint-Jacques

Clocher de la paroisse des bouchers.

1556 Mort de Jacques de Luppé

Procureur du roi au Châtelet, le 16 septembre.

1561 Naissance de Marie Marcès au Pont au Change

Fille de Jehan Marcès, maître orfèvre.

1583 Mort de Jehan Marcès

Le 31 octobre.

1604 Mariage Desplasse–Cheval

Titre du 19 février relevé dans l'inventaire de 1608.

1608 La maison de la Sirène

Inventaire de Marie Cheval, rue Saint-Honoré, le 22 décembre.

1612 Mort de Bernard Baillon

Cordier ordinaire de l'artillerie.

1621	Incendie du Pont au Change Nuit du 23 au 24 octobre.
1623	Succession de Marie Marcès Pierre Desplaces y représente son fils mineur.
1633–1643	Le foyer du joueur de luth Baptêmes de Marie, Magdeleine, Geneviève et Louis à Saint-Eustache.
1637	Consécration de Saint-Eustache Le 26 avril ; Geneviève est baptisée le 3 mai.
1667	Moissy-Moulinot aux barons d'Avrigny Par le mariage de César Louis du Puy et de Marie Angélique de Veilhan.
1672	Les La Humière à Asnières Premières mentions du couple.
1677	Les jumelles La Humière Baptêmes du 30 septembre ; Élisabeth Louise est inhumée le 10 octobre.
1682	Baptême de Marie Catherine En février.
1695	Le raccord Gagneux Mariage de Marie Angélique et de François Gagneux, le 17 juillet.
1701	Contrat Coquille–La Humière Devant Christophe Frotier, le 26 avril.
1713	Sépulture de Claude En janvier, à Asnières.
1732	Mariage Gagneux–Besson à Versailles Le 22 juin.
1754	Mariage Bessin–Gagneux Reine Marguerite Gagneux épouse Jean Charles Bessin, tapissier des Gobelins.
1755–1921	Bessin, Lefevre, Cambray, Cadet, Vargues Six générations jusqu'à mon grand-père.
2024–2026	L'enquête reprend Rapport professionnel, relectures, rapprochements assistés par l'IA.

Les documents du dossier

- **Dossier familial et raccord.** Ascendants de Fabian Regairaz, export Geneanet *emmett* du 2 octobre 2026 ; ascendants de Jean Baptiste Gagneux jusqu'à la vingtième génération, export transmis avec ses notes (arbres Geneanet cités : pgindre1, piertrus, pqg, sylma1, cptmajti30, andros4664, aysmix, cai000357, griffon2, pygaveau, clausee, deret). Généalogie validée par l'auteur le 2 octobre 2026.

- **Claude et les La Humière à Asnières.** Archives départementales de l'Yonne, Asnières-sous-Bois, BMS 1669–1700, 4 E 20/E 1 (5 Mi 85/9), et BMS 1701–1740, 4 E 20/E 2 (5 Mi 86/1) : baptêmes du 30 septembre 1677, inhumation du 10 octobre 1677, baptême de février 1682, mariage du 17 juillet 1695, sépulture de janvier 1713 ; pièce Bidault.
- **Contrat Coquille–La Humière.** Archives départementales de la Nièvre, 3 E 6/113, Christophe Frotier, notaire à Clamecy, 26 avril 1701.
- **Desplaces et la maison de la Sirène.** Inventaire après décès de Marie Cheval, 22 décembre 1608, Archives nationales, MC/ET/C/165 ; inventaire de Marie Marcès, 8 août 1623 ; relevés du Projet Familles parisiennes.
- **Le musicien et sa famille.** Fonds Laborde, extraits transmis : baptêmes de Marie (8 septembre 1633), Magdeleine (18 juin 1634), Geneviève (3 mai 1637) et Louis (24 juin 1643).
- **Histoire des recherches.** Rapport de D. Descourtieux, Bonne Pioche Généalogie, 20 novembre 2024 ; notes, ré-examens et échanges des 1er et 2 octobre 2026.

Index des personnes

Renvoi à la première mention dans le récit.

Arnoult, Marie 46	Daumont, Geneviève 8
Aulmont, François 24	La Dehors, Étienne de 44
Baillon, Bernard 25	La Dehors, Jehan de 44
Baillon, Geneviève 24	La Dehors, Jehanne de 41
Baudon, Marguerite 27	La Dehors, Oudard de 44
Bessin, Jean Charles 62	La Dehors, Pierre de 46
Bessin, Madeleine Reine 63	Despland, Claude Françoise Charlotte 4
Besson, Madeleine Bernarde 62	Desplas dit Beaulieu, Pierre 4
Boucher, Girarde 42	Desplasse, Pierre 30
Cadet, Gabrielle Henriette Marie 63	Dormans, Gillette de 54
Cadet, Henri René 63	Dormans, Jean de, cardinal 54
Cambray, Adélaïde 63	Dormans, Miles de 54
Caulx, Marie des 41	Du Puy, César, baron d'Avrigny 9
Chanteprime, Adam de 53	Dumesnil, Étienne 42
Chanteprime, Jehan de 53	Dumesnil, Jeanne 38
Chanteprime, Jehanne de 49	Dupuis, Cécile 27
Chanteprime, Pierre de 54	Gagneux, François 13
Cheval, Charles 35	Gagneux, Jean Baptiste 62
Cheval, Germain 38	Gagneux, Reine Marguerite 62
Cheval, Marie 8	Guiscard, Catherine de 11
Cochet, Jehan 38	La Humière, Élisabeth Louise 11
Cochet, Marie 38	La Humière, François 5
Coquille, Pierre 14	La Humière, Marie Angélique 9
Courant, Pierre 30	La Humière, Marie Catherine 13

Lefevre, Reine Élisabeth **63**
Lhomme, Hubert **41**
Lhomme, Perrette **41**
Longuejoue, Jehanne de **53**
Luppé, Isabeau de **44**
Luppé, Jacques de **27**
Marcès, Jehan **38**
Marcès, Marie **8**
Marcès, Thomas **38**
Perreuse, Jeanne de **54**
Porcher, Étienne **49**
Porcher, Isabelle **48**
Porcher, Jehan **49**
Robineau, Gabriel **13**

Savary, Camille, comte de Brèves **10**
Tartarin, Catherine **27**
Tartarin, Edme **27**
Tartarin, Jules **27**
Tartarin, Nicolas **27**
Vargues, Bernard Christian Albert **63**
Veilhan, Élisabeth de **11**
Veilhan, Marie Angélique de **9**
Videron, Pierre **42**
Voisines, Agnès de **51**
Voisines, Erard de **52**
Voisines, Eudes de **52**
Voisines, Miles de **52**

Références historiques

Les appels numérotés du texte renvoient à cette liste. Les crédits et licences des 46 illustrations figurent sous chaque image.

1. GenNièvre, « Moissy-Moulinot, château » : seigneurie des Veilhan, passée par alliance en 1667 à César Louis du Puy, baron d'Avrigny ; et base Mérimée IA58000566. www.gennievre.net
2. Dictionnaire de l'Académie française, 6e éd., 1835, « suivant, ante » (sens ancien). www.dictionnaire-academie.fr
3. Arbre Geneanet « pierfit », branches Savary : Camille Savary, comte de Brèves (1663–1732), fils de Camille Savary et d'Hélène Bartoli, époux en 1683 de Catherine Geneviève de Guiscard. gw.geneanet.org
4. « François Savary de Brèves », Wikipédia : ambassadeur à Constantinople (1591–1605) et à Rome (1607–1614). fr.wikipedia.org
5. « Flottage du bois », Wikipédia : flottage en trains ou à bûches perdues, intensifié à partir du XVIe siècle ; l'Yonne parmi les affluents de la Seine utilisés pour approvisionner Paris. fr.wikipedia.org
6. « Rue de la Cossonnerie », Wikipédia : rue attestée dès 1183, enseigne du pourceau et coutume de la mi-carême au XVIIe siècle. fr.wikipedia.org
7. Paroisse Saint-Eustache, « Histoire de l'église » : construction, consécration du 26 avril 1637, façade du XVIIIe siècle. www.saint-eustache.org
8. The Metropolitan Museum of Art, Valentin de Boulogne, *Lute Player*, vers 1625–1626, 2008.459. www.metmuseum.org
9. The Metropolitan Museum of Art, *Lute*, attribué à Wendelin Tieffenbrucker, 1989.13 : matériaux et transformations. www.metmuseum.org
10. Philharmonie de Paris, Musée de la musique, notices sur l'histoire et la facture des luths. collectionsdumusee.philharmoniedeparis.fr
11. Marin Mersenne, *Harmonie universelle*, Paris, 1636, traité des instruments à cordes ; présentation : « Harmonie universelle », Wikipédia. en.wikipedia.org
12. « Ménestrandise », Wikipédia : statuts de 1321, roi des ménétriers, quatre années d'apprentissage, suppression en 1776. fr.wikipedia.org
13. « Vingt-quatre Violons du Roi », Wikipédia : création en 1577, effectif complet en 1614, prix d'une charge, privilèges, suppression en 1761. fr.wikipedia.org
14. « Arsenal de Paris », Wikipédia : Sully grand maître de l'artillerie installé à l'Arsenal en 1599, ateliers et fonderies. fr.wikipedia.org
15. Encyclopédie, planches, t. III, 1763, « Corderie », pl. II, édition ENCCRE. enccre.academie-sciences.fr
16. Dictionnaire de l'Académie française, 1re éd., 1694, « apothicaire ». www.dictionnaire-academie.fr
17. « Rue de la Huchette », Wikipédia : rue réputée au XVIIe siècle pour ses rôtisseurs et ses cabarets. fr.wikipedia.org
18. Inventaire après décès de Marie Cheval, 22 décembre 1608, Archives nationales, MC/ET/C/165 ; relevé du Projet Familles parisiennes, entrée Desplaces. www.famillesparisiennes.org
19. Dictionnaire de l'Académie française, 4e éd., 1762, « drapier ». www.dictionnaire-academie.fr

20. « Pavillon des Drapiers », Wikipédia : bureau des marchands drapiers rue des Déchargeurs, façade de Jacques Bruant vers 1660, démolition en 1868, remontage à Carnavalet en 1872. fr.wikipedia.org
21. « Rue de la Ferronnerie », Wikipédia : ferronniers autorisés en 1229, assassinat d'Henri IV le 14 mai 1610, commerces recensés en 1642. fr.wikipedia.org
22. « Pont au Change », Wikipédia : ordonnance de Louis VII (1141), incendie de la nuit du 23 au 24 octobre 1621, reconstruction de 1639–1647, démolition des maisons en 1786–1788. fr.wikipedia.org
23. Paris Musées, musée Carnavalet : vue du quai de Gesvres au moment de la démolition des maisons du pont au Change. parismuseescollections.paris.fr
24. « Les orfèvres », Histoires de Paris : apprentissage de huit ans, jurés, poinçon, 425 maîtres en 1632. www.histoires-de-paris.fr
25. « Poinçon (métal précieux, France) », Wikipédia : ordonnances de 1275, 1313, 1355–1378 ; maisons communes et jurés-gardes. fr.wikipedia.org
26. Encyclopédie, planches « Orfèvre », 1765. commons.wikimedia.org
27. « Confrérie de Saint-Côme et de Saint-Damien », Wikipédia : communauté des chirurgiens jurés de Paris. fr.wikipedia.org
28. « La Grande Boucherie », Histoires de Paris : édifice de la rue Saint-Denis près du Châtelet, détruit en 1416. www.histoires-de-paris.fr
29. « Les bouchers de Paris », Histoires de Paris : privilèges de 1162 et 1182, statuts de 1381, maîtrise réservée aux fils de maîtres, jurés, 1416 et 1418. www.histoires-de-paris.fr
30. « Tour Saint-Jacques », Wikipédia : clocher élevé de 1509 à 1523, église détruite en 1797, square ouvert en 1854. fr.wikipedia.org
31. « Les privilèges des monnayeurs du Serment de France aux XIIIe et XIVe siècles », Actes des congrès du CTHS, 2007 (Persée). www.persee.fr
32. « Grand Châtelet », Wikipédia : siège de la prévôté de Paris, officiers (lieutenants civil et criminel, procureur du roi), voisinage des boucheries. fr.wikipedia.org
33. « François Villon », Wikipédia : arrestation du 2 novembre 1462, condamnation par la prévôté, arrêt du Parlement du 5 janvier 1463. fr.wikipedia.org
34. Ville de Paris, « Le Grand-Châtelet, geôle de l'Ancien Régime » : tribunal et prison, démolition de 1802 à 1810. parcoursrevolution.paris.fr
35. « Étienne Porcher », Wikipédia : marchand de Joigny, sergent d'armes, maître des garnisons de vins, anobli en juin 1364, armes concédées le 4 septembre 1368, fondations. fr.wikipedia.org
36. Ministère de la Culture, base Palissy, PM89000643 : statue d'Étienne Porcher agenouillé, église Saint-Thibault de Joigny, 4e quart du XIVe siècle, classée le 16 janvier 1905. pop.culture.gouv.fr
37. « Église Saint-Thibault de Joigny », Wikipédia : reconstruction de 1490, mobilier. fr.wikipedia.org
38. « Couvent Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers », Wikipédia : fondation liée au vœu des sergents d'armes à Bouvines (1214), première pierre posée en 1229 ; dalle commémorative conservée au musée Carnavalet. fr.wikipedia.org
39. « Archidiocèse de Sens-Auxerre », Wikipédia : Paris suffragant de Sens jusqu'en 1622 ; titre de primat des Gaules et de Germanie. fr.wikipedia.org
40. Office de tourisme de Sens, « La cathédrale Saint-Étienne ». www.tourisme-sens.com

41. « Jehan de Chanteprime », Wikipédia : offices de 1381 à 1411, épouse Gillette de Dormans, protecteur de Laurent de Premierfait, armes. fr.wikipedia.org
 42. Paule Hochuli Dubuis, notice du ms. fr. 190/1 de la Bibliothèque de Genève, e-codices, 2010. www.e-codices.ch
 43. « Laurent de Premierfait », Wikipédia : traductions du *De casibus* (1400, 1409) et du *Décameron*. fr.wikipedia.org
 44. Marie-Hélène Tesnière, « Les manuscrits copiés par Raoul Tainguy », *Romania*, 107, 1986, p. 282–368. www.persee.fr
 45. « Jean de Dormans », Wikipédia : chancelier de France, évêque de Beauvais, cardinal, fils de Jean de Dormans procureur au Parlement, fondateur du collège de Beauvais en 1370. fr.wikipedia.org
 46. « Rue Jean-de-Beauvais », Wikipédia, et notice Structurae de la chapelle du collège de Dormans-Beauvais (1375). fr.wikipedia.org
 47. Ministère de la Culture, base Mérimée, PA00086927 : château de Diant. pop.culture.gouv.fr
 48. « Place du Marché-Sainte-Catherine », Wikipédia : marché établi sur l'emplacement de l'ancien couvent Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers. fr.wikipedia.org
-

Despland. Les siècles retrouvés. Édition illustrée du 2 octobre 2026. Texte : Fabian Regairaz, avec l'assistance de l'intelligence artificielle pour la recherche documentaire, la rédaction et la composition. Généalogie arrêtée par l'auteur ; les personnes vivantes ne sont pas nommées, à l'exception de l'auteur.

Illustrations : selon les mentions individuelles. Les images sous licence Creative Commons BY-SA sont reproduites à l'identique, redimensionnées ; les écus de la famille Porcher et les cartes ont été dessinés pour ce livre. Reproductions d'actes : documents du dossier familial, sans retouche des écritures.

Version en ligne : officenotarialregairaz.fr · Livre familial : *D'où nous venons*.